This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

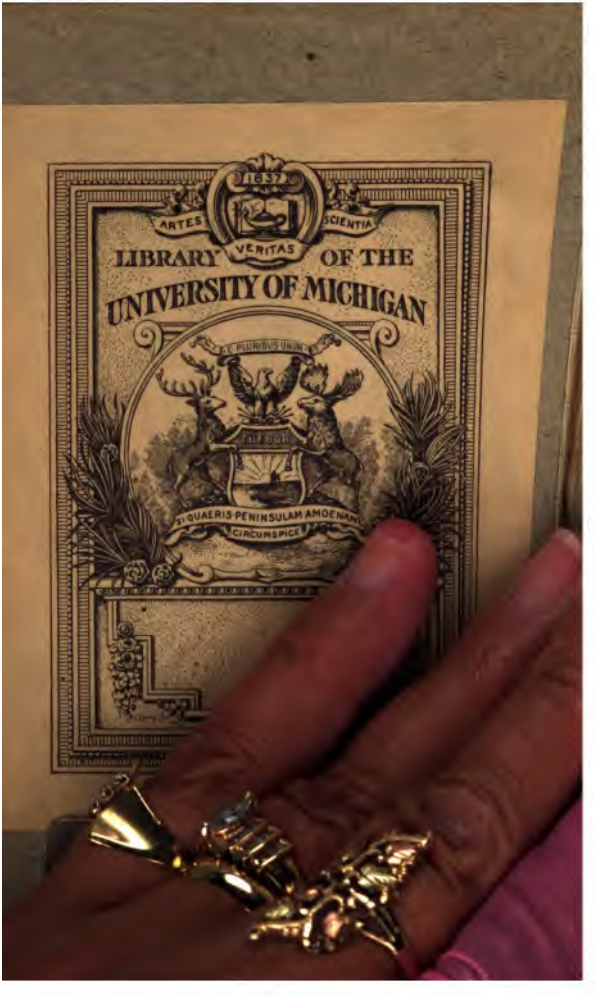
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
BUHR
878
.L9
tL17
1823
v.1

A 468630 DUPL


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

675
L9
L17
123
V.1

LUCRÈCE.

On trouve chez le même Libraire :

Mémoires de Grammont, 2 vol. in-32, ornés de 2 fig., 1822..... 5 fr.

Voyage de Chapelle et Bachaumont, 1 vol. in-32, orné d'une fig..... 2 fr.

La Henriade travestie, in-32, orné d'une fig..... 2 fr.

Proverbes de Carmontelle, 4 volum. in-8°, 1823..... 24 fr.

Les Crimes de Robespierre, Marat, Couthon et ses complices, 3 vol. in-18..... 3 f. 50 c.

Pour paraître fin mai :

La Pharsale de Lucain, par Marmontel, 2 vol. in-18, ornés de 2 fig. : prix..... 7 f. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15, DERRIÈRE L'ODÉON.

Sitôt que votre divinité paraît, les vents se calment, et les nuages se dissipent la terre vous consacre la diversité de ses Fleurs.

878
L9
+L17 1823 v.1

LUCRÈCE.

DE LA NATURE DES CHOSES.

158945

TRADUCTION ET NOTES,

PAR LAGRANGE.

TOME PREMIER.

PARIS,

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 51.

1823.

878
L9
+L17
1823
v.1

AVERTISSEMENT.

Une traduction de Lucrèce était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une, écrite en style barbare, dans le temps (1650) où la langue française commençait à acquérir de l'élégance et de la pureté. Celle du baron Des Coutures, quoique postérieure, n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaissaient pas assez la philosophie d'Épicure, le génie de la langue latine, ni celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir senti quelquefois les beautés poétiques de son original, et d'avoir essayé de les rendre dans son langage gothique. On ne peut attribuer l'espèce de réputation dont a joui quelque temps la traduction du second, qu'aux éloges de Bayle, crus sur parole; et les éloges de Bayle ne peuvent s'expliquer que

par une prévention aveugle, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune ressource dans les traductions françaises de Lucrèce. Celle de Marchetti, estimée avec raison des Italiens, n'a été non plus d'aucun secours, parce que leur langue se prête avec tant de docilité à tous les tours de la latine, que les endroits les plus difficiles de Lucrèce, rendus mot à mot, ne sont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On a donc été réduit aux commentateurs, ressource pénible et trop souvent infructueuse. Quoiqu'on se soit imposé la loi de les consulter tous, l'édition de Creech est celle qu'on a suivie de préférence dans le cours de cette traduction. Ce savant anglais était à la fois poète et philosophe. Sa paraphrase est claire, toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes sont un choix raisonné de toutes celles qui avaient paru avant lui; mais celles

qu'il a ajoutées de son propre fond, et dont l'objet est de développer l'ordre et l'enchaînement des idées de Lucrèce, sont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gassendi, ce restaurateur de la philosophie corpusculaire, ce vertueux prêtre, si consommé dans l'étude de la philosophie ancienne, a fait plus lui seul pour l'intelligence de Lucrèce, que tous les commentateurs réunis. Et si la lecture de trois volumes *in-folio*, écrits en longues périodes latines, dont quelques-unes ont une page, est un travail fastidieux, on en a souvent été dédommagé par les lumières qu'on reconnaît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces secours, combien ne restait-il pas encore de difficultés à vaincre!

On n'a rien négligé pour y parvenir; on s'est assujetti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les passages les plus difficiles ont été discutés par des personnes éclairées, qui ont bien vou-

lu nous aider de leurs lumières. Les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été suivies dans la traduction.

On s'est proposé deux objets : la fidélité, et l'élégance. Tant que le génie de la langue française l'a permis, on a copié trait pour trait l'original. Cette méthode, la plus sûre pour réussir, a encore procuré l'avantage de dispenser d'un grand nombre de notes. Car la langue française ayant, au-dessus de la latine, l'avantage de la clarté, souvent un passage obscur en latin, rendu mot à mot dans notre langue, est devenu assez clair pour n'avoir plus besoin d'être expliqué.

Enfin les arguments de chaque livre, qui, dans un poëme philosophique, ne sont pas un objet indifférent, ont été travaillés avec le plus grand soin. S'ils excèdent quelquefois la mesure ordinaire, c'est qu'on s'est moins proposé d'indiquer les matières que traite le poète, que d'en sui-

vre le fil et d'en montrer l'enchaînement; de sorte que ces six arguments réunis seraient une analyse de la doctrine d'Épicure.

puiser sous Zénon une connaissance profonde du système d'Épicure, qu'il regardait comme la seule philosophie digne de ses concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à son poëme, quel monument n'aurait-il pas laissé à la postérité, si sa santé lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la nature! Mais il eut, avec le plus grand poète de l'Italie moderne,* le rapport singulier d'avoir composé son poëme dans les intervalles que lui laissaient de fréquents accès de folie. Que cette folie ait été causée par un philtre amoureux que lui donna Lucilia, sa femme ou sa maîtresse, c'est un conte ridicule que se sont transmis successivement tous ceux qui ont écrit

* Voyez la *Vie du Tasse*, à la tête de la traduction de la *Jérusalem délivrée*, par M. Mirabaud.

la vie de ce poète. L'époque de sa mort n'est pas mieux fixée que celle de sa naissance. * On convient généralement qu'il se tua lui-même dans un âge peu avancé; mais on dispute sur le motif qui lui inspira cette funeste résolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la république: mais y prenait-il assez de part pour en être affecté jusqu'à ce point? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas survivre à l'exil de Memmius. Le surnom de *Carus* que portait Lucrèce, prouve qu'il était sensible à l'amitié. Mais un exil

* Les uns disent qu'il mourut à 42 ans, l'an de Rome 701, sous le 3e consulat de Cneius Pompeius Magnus. Donat veut qu'il soit mort à 39 ans, sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, et de M. Licinius Crassus, pour la seconde fois. Eusèbe le fait vivre jusqu'à 44 ans. *Propriâ se manu interfecit anno ætatis quadragesimo quarto*, dit saint Jérôme *in Chronic. Euseb.*

qui rendait au repos, à la retraite et à la méditation un ami éclairé et philosophe, pouvait-il être regardé par Lucrèce comme un coup bien terrible? Il est plus probable, ou qu'il se tua dans un accès de frénésie, ou que l'ennui d'une vie troublée sans cesse par le délire et la douleur le détermina à y renoncer. Voilà le peu de lumières que l'histoire nous fournit sur la personne de Lucrèce. Finissons par un passage de Virgile, bien glorieux à la mémoire de notre poète, et dont l'application est fort simple, quoiqu'elle n'ait encore été faite par personne :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas;
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit, pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille, Deos qui novit agrestes,
Panaque Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.
GEORG. lib. II, v. 490.

Il est clair que Virgile, dans ce pas-

sage, se compare à Lucrèce; c'est comme s'il disait : Un autre avant moi s'est immortalisé en approfondissant les causes des phénomènes de la Nature, en foulant aux pieds les terreurs de la superstition, et en bravant le vain bruit de l'avare Achéron; mais celui qui a célébré les divinités champêtres, Pan, le vieux Sylvain, et les Nymphes ses sœurs, n'est pas non plus sans mérite.

DE LA
FAMILLE MEMMIENNE.

Le poëme de Lucrèce étant dédié à Memmius, on a cru nécessaire de faire connaître en peu de mots cette famille, à laquelle Gifanius nous a laissé une longue dissertation. La famille des Memmius était très-ancienne, s'il faut en croire Virgile, qui la fait remonter jusqu'à Mnesthée : *mox Italus Mnestheus, genus à quo nomine Memmi,* Æneid. lib. V. Mais avec une origine aussi ancienne, cette famille eût-elle été plébéienne ? Or, c'est un fait dont on ne peut douter, puisqu'il y a eu des Memmius tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il soit parlé dans l'histoire, est C. Memmius,*

* Voyez Tit.-Liv., liv. 41, 42.

obtint la préture, et eut le gouvernement de Bithynie. Il mena avec lui le poète Catulle, Curtius Nicetas, grammairien célèbre, auxquels on soupçonne que se joignit aussi Lucrèce. A son retour il fut accusé par César; mais on ignore quelle fut l'issue du jugement. Quelque temps après, sous le consulat de L. Domitius et d'Ap. Claudius, il accusa à son tour de concussion Gabinius, et la même année C. Rabirius Posthumus, défendu par Cicéron, dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le consulat; et ayant été condamné en vertu de la loi Pompeïa *de Ambitu*, il se retira en exil dans la Grèce, où il mourut peu d'années après. Il fallait que ce Memmius fût un homme recommandable par ses lumières, pour avoir mérité l'amitié de Lucrèce et la dédicace de son poëme. Ci-

céron le loue de sa profonde connaissance dans les lettres grecques, mais lui reproche son trop de mépris pour les latines. Il lui accorde de la finesse dans l'esprit et de la douceur dans l'expression; mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler et même de penser, ajoûtant que ses talents se rouillèrent peu à peu par le défaut d'exercice: *C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris, sed græcis : fastidiosus sanè latinarum : argutus orator, verbisque dulcis, sed fugiens non modo dicendi verùm etiam cogitandi laborem, tantùm sibi de facultate detraxit, quantùm imminuit industriæ.* Cic. de Clar. Orat. ad Brutum.

qui fut préteur de Sardaigne sous le consulat de C. Claudius Pulcher et de T. Sempronius Gracchus, six ans avant la guerre de Persée, et qui, quatre ans après, sous le consulat de C. Popilius Lænas et de P. Ælius Ligur, fut préteur en Sicile. Il eut deux fils : C. et L. Memmius, orateurs qui fleurirent du temps de Jugurtha et de Sylla, et dont parlent Cicéron et Salluste. Le premier fut assommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus, tribun du peuple, son ennemi, sous le consulat de C. Marius pour la sixième fois, et de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accusa de concussion L. Calpurnius Bestia, qui, pendant son consulat, envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha, et avait pillé celui des alliés. Ce fut encore lui

qui, pendant son consulat, ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome; enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuse loi *Memmia*, par laquelle il était défendu de citer en justice les citoyens absents pour les affaires de la république, et ordonné d'imprimer la lettre *K* sur le front des calomniateurs et des accusateurs subornés. On ne dit rien de Lucius frère de Caius. L'histoire parle encore d'un M. Memmius qui fut, dans la guerre de Sertorius, questeur de Pompée, dont il avait épousé la sœur. On soupçonne qu'il était frère ou cousin-germain de ceux-ci.

Enfin, C. Memmius Gemellus, celui auquel Lucrèce a dédié son poëme, était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athènes sous les mêmes maîtres que Lucrèce. A son retour à Rome, il

SUJETS DES LIVRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER, page 1.

Le poète débute par une magnifique invocation à Vénus : viennent ensuite, 1° la dédicace de son poëme à *Memmius;* 2° l'exposition du sujet; 3° l'éloge d'*Épicure*; 4° la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du philosophe grec, et contre la hardiesse du poète latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espèce de préface éloquente, *Lucrèce* entre en matière, et établit pour premier principe que *l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer.* Il existe donc des corpuscules primitifs, dont tous les corps sont formés, et dans lesquels ils se résolvent; quoique invisibles, leur existence n'en est pas moins incontestable. Mais ils ne pourraient agir, se mouvoir, ni même exister, sans vide. L'Univers est donc le résultat de ces deux choses, *la matière et le vide.* Tout ce qui n'est ni l'un ni l'autre, en est *propriété* ou *accident*, et non pas une troisième classe d'êtres à part. Les corps premiers étant la base des ouvrages de la Nature, doivent être parfaitement solides, indivisibles et éternels. C'est donc à tort qu'*Héraclite* donne aux corps pour principe le feu; d'autres philosophes, l'eau, l'air ou la terre, et *Empédocle* les quatre éléments. L'*Homœo-*

mérie d'*Anaxagore* n'explique pas mieux la formation des êtres. Le *grand tout* indestructible dans ses principes, est infini dans sa masse. Il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves; la doctrine des *antipodes* est donc une folie.

LIVRE DEUXIÈME, page 64.

Le poète, après un éloge magnifique de la philosophie, à l'étude de laquelle il invite *Memmius*, continue à traiter des qualités des atomes, et en particulier de leur mouvement. Les changements continuels que subissent tous les corps, ne nous permettent pas de supposer la matière immobile. Ainsi 1° le mouvement est essentiel aux atomes, parce qu'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter. 2° Ce mouvement est de la plus grande rapidité, parce qu'ayant le vide pour théâtre, il n'est gêné par aucun obstacle. 3° La direction en est de haut en bas; et si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle. 4° Il ne faut pourtant pas croire que la chute des atomes soit rigoureusement perpendiculaire. Parallèles entre eux, ils n'auraient jamais pu s'unir en masse; assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pu former des âmes libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, mais le moins possible, de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvements dont les atomes ont toujours joui et jouiront toujours, parce que la quantité de mouvement est toujours la même dans la Nature. Voilà ce que la raison

nous fait découvrir; car les sens ne peuvent pas même apercevoir l'atome, bien loin d'en distinguer les mouvements. C'est encore la raison qui nous éclaire sur les figures des atomes; elle nous dit que les corps dont nous sommes environnés ne pourraient agir sur nos sens de tant de manières différentes, si leurs atomes n'étaient diversement configurés. Mais elle nous apprend en même temps que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque classe de figures, le nombre de ces classes est borné : il ne pourrait être infini, sans que l'atome fût immense, et les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversement dans tous les corps, suffit pour établir entre eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement et la figure sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la Nature une base trop fragile. Les atomes ne sont donc pas non plus sensibles, et ce n'est qu'à leur situation et à leurs mouvements respectifs qu'est due la sensibilité dont jouissent certains assemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le poëte assigne aux atomes, ils ont, suivant lui, produit non-seulement notre monde, mais encore une infinité d'autres. Car il ne veut pas qu'on borne la puissance de la Nature. Il prétend qu'ayant à ses ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'espace; et que notre monde n'est qu'un individu particu-

lier d'une classe nombreuse, un grand animal soumis comme les autres à la naissance, à l'accroissement, au déclin, et à la mort.

LIVRE TROISIÈME, page 130.

Ce livre est employé tout entier à traiter de l'âme humaine. C'était l'objet essentiel de la philosophie d'Épicure. C'est aussi celui vers lequel Lucrèce paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espèce d'invocation à Épicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particulièrement nécessaire dans cette partie de son poëme, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur âme, leur inspire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique source de tous les maux et de tous les crimes. Il entre ensuite en matière, et s'efforce de prouver : 1° que l'âme est une partie réelle de nous-mêmes, et non pas une affection générale de la machine, une harmonie, comme l'ont voulu quelques philosophes; 2° que l'âme ne forme qu'une même substance conjointement avec l'esprit qui réside au centre de la poitrine, tandis que l'âme est répandue dans tout le corps; 3° qu'ils sont l'un et l'autre corporels, quoique formés des atomes les plus subtils de la Nature; 4° que bien loin d'être simples, ils résultent au contraire de quatre principes, le souffle, l'air, la chaleur, et un quatrième, qui paraît n'être autre chose que les esprits animaux, auquel le poète ne donne pas de nom, et qu'il regarde comme l'âme de

notre âme; 5° que ces quatre principes sont mélangés et combinés, sans pouvoir jamais agir à part, n'étant, pour ainsi dire, que différentes propriétés d'une même substance, mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, et que de là naît la différence des caractères; 6° que l'âme et le corps sont tellement unis, qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre; mais qu'il ne faut pas croire pourtant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'âme. Après tous ces détails, il vient à son but, et tâche de prouver que l'âme naît et meurt en même temps que le corps, dogme impie qu'il établit sur trente preuves. D'où il conclut que la mort n'est pas à craindre, et que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

LUCRÈCE.

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER.

Mère des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus (1)!* ô déesse bienfaisante! du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons; c'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis; l'Océan prend une face riante; le ciel, devenu serein, répand au loin la plus vive splendeur.

* Voyez les notes à la fin du volume.

A peine le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphyr a recouvré son haleine féconde, déjà les habitants de l'air ressentent ton atteinte, et se pressent d'annoncer ton retour; aussitôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages et traversent les fleuves rapides. Épris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivants brûlent de te suivre partout où tu les entraînes. Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénètre tous les cœurs, anime toutes les espèces de désirs de se perpétuer. Puisque tu es l'unique souveraine de la Nature, la créatrice des êtres, la source des grâces et des plaisirs, daigne, ô Vénus! t'associer à mon travail, et m'inspirer ce poëme sur la Nature. Je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tout temps de tes dons les plus rares, et qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je

te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant, assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des alarmes le dieu des batailles se rejette dans tes bras. Là, retenu par la blessure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides, et son âme reste comme suspendue à tes lèvres. Dans ce moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent, ô déesse! penchée tendrement sur lui, abandonnée à ses embrassements, verse dans son âme la douce persuasion, et sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas! dans les troubles de ma patrie m'est-il permis de chanter, et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'état, pour prêter l'oreille à mes sons?

Puissiez-vous donc bientôt, ô Memmius,

délivré de ces tristes soins, apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse, et ne point rejeter ces fruits d'une étude pénible, avant de les avoir connus. Je vous dévoilerai le système du ciel, et la nature des dieux; je vous ferai connaître les principes à l'aide desquels la Nature forme, accroît et nourrit les êtres, et dans lesquels elle les réduit après leur destruction : parties élémentaires, auxquelles je donnerai, dans le cours de cet ouvrage, les noms de *matière*, de *corps générateurs*, de *principes* et de *corps premiers*, parce qu'ils précèdent et produisent tout.

En effet, les dieux, par le privilége de leur nature, doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité; hors de la sphère de nos événements, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger (2), se suffisant à eux-mêmes, indépendants de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère (3).

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, ce tyran farouche qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en-haut les mortels; un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, et refusa de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux, ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature, son génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde (4), parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité, et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la superstition fut à son tour foulée aux pieds, et sa défaite nous rendit égaux aux dieux.

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école

d'impiété, et de conduire vos pas dans la route du crime. C'est au contraire la superstition qui, trop souvent, inspira des actions impies et criminelles. Ainsi l'élite des chefs de la Grèce, les premiers héros du monde, souillèrent jadis, en Aulide, l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funèbre eut paré la chevelure de la jeune princesse, et flotté le long de ses joues innocentes; quand elle vit son père au pied de l'autel, debout, l'œil triste et l'air morne; à côté de lui les sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré, et un grand peuple en larmes autour d'elle : à ce spectacle, muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la première donné le nom de père au roi de Mycène? Des prêtres impitoyables la soulèvent et la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortége après la cérémonie de l'hyménée, mais

pour la faire expirer sous les coups de son père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie!

Vous-même, ô Memmius, fatigué par les récits effrayants des poètes de tous les siècles, vous me fuirez peut-être, craignant de trouver aussi dans mon poëme des songes lugubres, capables de troubler tout le système de votre vie, et d'empoisonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raison; car si l'homme voyait un terme fixe à ses maux, il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition et des poètes. Mais quel moyen lui reste-t-il de se défendre aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort? C'est que la nature de son âme est un problème pour lui. Il ignore si elle naît avec le corps, ou s'y insinue au moment de la naissance; si elle

meurt avec nous par la dissolution de ses parties, ou si elle va visiter les sombres bords, ou si enfin l'ordre des dieux la fait passer dans des corps d'animaux, ainsi que l'a chanté Ennius, le premier qui, du riant sommet de l'Hélicon, soit descendu dans le Latium, le front couvert d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans son poëme divin un séjour habité, non par des corps et des esprits, mais par des ombres pâles et légères (5), entre lesquelles le fantôme de l'immortel Homère lui apparut, versa des larmes amères à sa vue, et lui dévoila les secrets de la Nature.

Avant donc de porter nos regards au-dessus de nos têtes, de suivre le cours du soleil et de la lune, et d'approfondir la cause des phénomènes terrestres, il est essentiel, avant tout, de rechercher les principes constitutifs de l'esprit et de l'âme, et la nature des objets qui, après avoir frappée pendant le jour l'effraient de nouveau pendant le sommeil ou la maladie, avec

une telle vérité, qu'on croit voir et entendre ceux que la mort a moissonnés, et dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas d'un autre côté que notre langue ne se prête qu'avec peine aux recherches obscures de la Grèce. La disette des mots et la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes. Mais votre mérite, mon cher Memmius, et le plaisir que me promet une amitié si douce, me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher, dans le calme d'une nuit tranquille, des tours heureux, des images brillantes qui puissent porter la lumière dans votre âme, et vous dévoiler le système entier de l'Univers. Car, pour dissiper les erreurs de la superstition et les ténèbres de l'ignorance, il est besoin, non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Écoutez donc sa voix. Elle vous apprendra d'abord que *la Divinité même ne peut*

tirer l'être du néant(6). La crainte subjugue tellement le cœur des mortels, qu'à la vue des phénomènes du ciel et de la terre, dont ils ne pouvaient pénétrer les causes, ils ont soumis la Nature à des dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien, nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons, la source d'où sortent les êtres, et la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien, les êtres de toute espèce pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps, sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes, les poissons et les oiseaux se former dans la terre, les troupeaux s'élancer des nues, et les bêtes féroces, enfants du hasard, se plaire également dans les lieux cultivés et dans les déserts. Les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits; ils changeraient chaque jour : tous les corps

pourraient produire des fruits de toute espèce ; car s'il n'y a point de germes, dès-lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la Nature ont pour base des semences déterminées, elles ne naissent qu'à l'endroit où se trouve la matière qui leur est propre, les éléments qui leur conviennent. Et c'est cette énergie, différente selon les principes, qui circonscrit les générations et entretient l'ordre de la Nature.

Ne voyez-vous pas la rose naître au printemps, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne ? C'est que, dans le temps fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, et la terre, au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air. Mais si l'être sortait du néant, elles naîtraient tout à coup dans des temps indéterminés, dans des saisons contraires, puisqu'il n'y aurait pas d'éléments dont le

réduit simplement chaque tout en ses parties élémentaires; si les éléments étaient destructibles, les corps disparaîtraient en un moment; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompît les liens; au lieu que la Nature, ayant rendu éternels les éléments de la matière, ne nous présente l'image de la destruction, que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs, si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux, dans quelle source la Nature puiserait-elle ses reproductions? Comment la terre pourrait-elle nourrir les espèces régénérées? De quel réservoir les rivières et les fontaines tireraient-elles ce tribut continuel qu'elles viennent de si loin payer à l'Océan? De quels alimens se repaîtraient les feux du ciel (7)? Si les éléments étaient périssables, la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si,

au contraire, aussi anciens que les temps, ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la Nature, il faut qu'ils soient immortels, et que rien dans l'Univers ne puisse s'anéantir.

Enfin, la même cause ferait périr tous les corps, si leurs éléments n'étaient éternels et liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles? Au lieu que les différents liens des corps étant dissemblables, et la matière éternelle, chaque être subsiste jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à l'union de ses principes; rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des éléments.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune, vous paraissent perdues; mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs ra-

meaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs aliments, et aux animaux leur pâture. De là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chantres harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les riants pâturages, leurs membres fatigués d'embonpoint, des ruisseaux d'un lait pur s'échapper de leurs mamelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égaient sur le gazon, et essaient entre eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris; et ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant ni s'y perdre : mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes (8), apprenez qu'il

est des corps que l'œil n'aperçoit pas, et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est le vent, cet élément terrible, dont la fureur soulève les ondes, submerge la masse des vaisseaux, et disperse les nuages; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines, et couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, et fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure. Le vent, quoique invisible, est donc un corps, puisqu'il balaie à la fois le ciel, la terre et la mer, et parsème l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve, dont le lit tranquille est gonflé tout à coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec

bruit, en emportent les rochers-flottants, et renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine. Ils chassent leur proie devant eux, la terrassent, lui livrent mille assauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, et la font tourner rapidement dans le vague de l'atmosphère. Je le répète donc, le vent, quoique invisible, est un corps, puisqu'il ressemble, dans sa nature et dans ses effets, aux grands fleuves, dont l'existence est sensible à tous les yeux.

Nous n'apercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat; nous sentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne saisit point la chaleur, le froid, le son. Toutefois, on ne peut leur refuser la nature des corps, puisqu'ils agissent sur les sens, et que *les corps seuls ont le pouvoir de toucher et d'être touchés.*

Exposez une étoffe au bord de la mer, l'humidité la pénètre; étendez-la au so-

leil, l'humidité s'en évapore. Cependant, vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tissu de l'étoffe, ni s'en dégager à l'aide de la chaleur; c'est qu'alors l'eau divisée en parties insensibles échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de soleils, l'anneau qui brille à votre doigt s'amincit, les gouttes de la pluie cavent la pierre sous nos toits, le soc de la charrue s'émousse dans le sillon, les pierres dont nos rues sont pavées s'usent sous les pas du peuple, et aux portes de la ville la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre et qui sort. Nous remarquons avec le temps que ces corps ont souffert des pertes. Mais des parties qui s'en séparent à tout moment, la Nature jalouse nous en a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux, et les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, et les parties subtiles que leur ôte la vieillesse, et les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer en-

lève à ces rochers orgueilleux qui menacent son onde. La Nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne croyez pas cependant que tout l'espace soit rempli par la matière. Il existe du vide (9), mon cher Memmius. C'est une vérité dont vous sentirez plus d'une fois l'importance, qui fixera vos doutes, préviendra vos difficultés, et vous inspirera une juste confiance en mes écrits.

Il y a donc un espace impalpable qu'on nomme *le vide*, sans lequel on ne peut concevoir le mouvement. Car le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle, et le mouvement serait impossible, parce qu'aucun corps ne commencerait à se déplacer. Cependant, sur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvements divers frappent nos yeux; et sans vide, non-seulement les corps seraient privés de cette continuelle agitation, mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parce que la matière compri-

mée de toute part aurait langui dans une éternelle inertie.

D'ailleurs les corps les plus compactes ne sont-ils pas pénétrables? L'eau s'ouvre une issue à travers les rochers, et les voûtes des grottes sont humectées de larmes abondantes. Les aliments se répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croissent et se couvrent de fruits au temps marqué, c'est que, par des canaux invisibles, les sucs nourriciers se sont distribués des racines à la tige, et de la tige à tous les rameaux. Le son pénètre les murs, et perce l'enclos des maisons. Le froid se fait sentir jusqu'aux os. Pourriez-vous expliquer tous ces effets, sans admettre des vides par où les fluides s'insinuent?

Enfin, pourquoi cette différence sensible de pesanteur sous le même volume? Si un flocon de laine contient autant de parties solides qu'une masse de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre; puis-

que le propre de la matière est de tendre en bas, et que le vide seul est, par sa nature, dépourvu de pesanteur. Ainsi, de deux corps compris sous la même surface, le plus léger est celui qui renferme le plus de vide, et le plus pesant, celui qui a le moins d'interstices et le plus de densité. La raison vous montre donc clairement en eux l'existence d'un vide disséminé.

Mais pour ne vous laisser aucun nuage, je me hâte de prévenir un raisonnement captieux dont s'appuient quelques philosophes. Ils soutiennent que, comme l'onde ouvre au poisson une voie liquide, en lui succédant dans l'espace qu'il abandonne, les corps peuvent se mouvoir de la même manière et se déplacer au milieu du plein.

Mais ce reflux de l'onde suppose un premier mouvement. Car comment les poissons pourront-ils avancer, si les eaux ne leur ont laissé un espace vide? Et où les eaux reflueront-elles, si les poissons n'ont

pu avancer? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un espace vide qui en soit le principe.

Séparez rapidement deux surfaces planes appliquées l'une sur l'autre; il se forme entre elles un vide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vitesse de cet élément subtil, il n'occupe tout l'espace qu'après s'être emparé d'abord des extrémités.

En vain prétendrez-vous qu'après la séparation des deux surfaces, l'espace intermédiaire ne se remplit qu'en vertu d'une condensation antérieure. Car il se forme un vide qui n'existait pas auparavant, et un vide déjà existant qui se remplit. D'ailleurs l'air ne peut se condenser, comme vous le supposez; et quand cela serait possible, il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties, et les ramasser sous un volume beaucoup moindre. Ainsi par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper, vous ne pouvez méconnaître l'existence du vide

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raisons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légères suffisent à votre pénétration, et vous pourrez sans moi découvrir le reste. Ainsi que l'animal élevé pour la chasse, après avoir saisi la trace de la proie, va la surprendre sous l'épais feuillage qui lui sert d'asile; de même en marchant de conséquences en conséquences, vous pénétrerez tous les secrets de la Nature, et vous forcerez la vérité dans ses retraites. Mais si votre esprit hésite à me suivre, et se refuse encore à la conviction, apprenez à quoi s'engage votre ami. Les grandes sources où mon génie s'est abreuvé s'ouvriront pour vous. La vérité coulera de mes lèvres à grands flots, et la vieillesse à pas lents aura gagné nos membres et délié les principes de notre vie, sans que j'aie épuisé cette multitude de choses qu'il me reste à vous développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raison-

nements. La Nature résulte donc de deux principes existants par eux-mêmes, le corps, et le vide (10) où nagent les corps, et à l'aide duquel ils se meuvent. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des sens, fondement inébranlable de la certitude, sans lequel la raison, abandonnée à elle-même, nous égare dans un dédale d'obscurités. Quant à l'espace que nous appelons *vide*, s'il n'existait pas, les corps ne seraient situés nulle part et ne pourraient se mouvoir, comme je viens de vous en convaincre.

Outre l'espace et le vide, nous ne connaissons point dans la Nature une troisième classe d'êtres, indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue grande ou petite, sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher? Quoique déliée et imperceptible, elle sera rangée au nombre des corps, elle en suivra les lois. Si, au contraire, elle est impalpable, si

aucun de ses points ne résiste à la pénétration, nous l'appelons *vide*.

En général tous les êtres connus sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à l'existence et au mouvement. Il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs. Il n'y a que le vide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc pas dans la Nature un troisième ordre d'êtres. Les sens ne peuvent l'apercevoir, ni l'esprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'est ni matière ni vide, est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. Les propriétés sont inséparables du sujet, et ne cessent que par sa destruction. Telle est la pesanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, sa négation dans le vide. Les accidents comme la servitude et la liberté, les richesses et la pauvreté, la paix et la guerre, ne sont que des manières d'être dont la présen-

ce ou l'absence n'altèrent pas le fond du sujet.

Le temps (11) n'est pas non plus un être subsistant par lui-même. C'est par l'existence continuée des corps que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent et de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée et indépendante du mouvement ou du repos de la matière.

Enfin, quand on vous parle de l'enlèvement d'Hélène et du sort malheureux des Troyens, observez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puisque le temps a englouti sans retour les siècles marqués par ces événements, et que les accidents se rapportent tous ou au corps ou à l'espace.

Sans matière et sans vide, jamais l'amour n'eût embrasé le cœur du prince phrygien; jamais la beauté d'Hélène n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle, et jamais une machine énorme, construite à l'insu des Troyens, n'eût vomi de son flanc des bataillons armés pour la

destruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces événements qui troublent notre globe n'ont pas une existence réelle comme les corps, ni la même nature que le vide; mais ce sont de simples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons sous le nom de *corps*, soit les éléments de la Nature, soit les composés qui en résultent. Les éléments sont inaltérables et indestructibles, leur solidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir dans la Nature, des corps parfaitement solides; surtout en considérant que la foudre, ainsi que le son, perce l'épaisseur des murs, que le fer blanchit dans la fournaise, que la pierre vole en éclats du sein des volcans, que l'or perd sa dureté et devient fluide dans le creuset, que l'airain, dompté par la flamme, fond comme la glace, que la chaleur et le froid des liqueurs se font sentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'a-

vons l'expérience d'aucun corps parfaitement solide.

Mais puisque la philosophie ou plutôt la Nature elle-même nous mène à cette vérité, apprenez, en peu de mots, que les principes de la matière, les éléments du grand tout sont solides et éternels.

D'abord, comme le corps et l'espace sont entièrement opposés par leur nature, il est nécessaire qu'ils existent l'un et l'autre purs et sans mélange; il n'y a donc point de matière où s'étend l'espace, ni de vide dans le lieu qu'occupe la matière. Les éléments des corps ne renferment donc pas de vide dans leur tissu, c'est-à-dire, qu'ils sont parfaitement solides.

Comment les corps pourraient-ils être mêlés de vides, si ces vides n'étaient environnés de parties solides? Ne serait-ce pas une contradiction de supposer du vide dans les corps, et de refuser la solidité aux cloisons qui environnent les vides? Or ces cloisons que sont-elles, sinon l'assemblage

des éléments de la matière? Ainsi tandis que les corps se détruisent, les éléments, en vertu de leur solidité, subsistent éternellement.

En troisième lieu, s'il n'y avait pas de vide, ce grand tout serait un solide parfait; et, au contraire, s'il n'existait pas des corpuscules qui remplissent exactement le lieu qu'ils occupent, l'Univers ne serait qu'un vide immense. Le corps et l'espace sont donc respectivement distincts, puiqu'il n'existe ni plein ni vide parfait. Or ce sont les éléments de la matière, qui, par leur solidité, forment cette distinction.

La surface de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc (12), ni leur tissu par la pénétration. Nulle action étrangère ne peut les altérer, comme je vous l'ai enseigné. En effet, on ne conçoit pas que sans vide un corps puisse être brisé, décomposé, ou même simplement divisé. Il est inaccessible à l'humidité, au froid et à la chaleur, qui sont les agents ordinaires

de la destruction. Aussi remarquons-nous que les corps sont d'autant plus en prise à ces causes de dépérissement, qu'ils renferment plus de vide dans leur tissu. Ainsi de la solidité des éléments, suit nécessairement leur éternité.

S'ils n'étaient éternels, le monde serait déjà plus d'une fois tombé dans le néant, et en serait plus d'une fois ressorti. Mais comme je vous ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point les êtres, il est nécessaire que les éléments soient éternels, étant le terme de toute dissolution et le principe de toute reproduction. Ils sont donc simples et solides, sans quoi ils n'auraient pu se conserver pendant tant de siècles, bien loin de fournir de toute éternité à la renaissance des êtres.

Enfin si la Nature n'avait prescrit des bornes à la divisibilité de la matière, les éléments du grand tout, minés par la révolution de tant de siècles écoulés, seraient réduits à un tel degré d'épuisement, que

les corps résultants de leur union ne pourraient parvenir à la maturité. La dissolution des corps étant plus prompte que leur reproduction, les pertes que les siècles précédents leur auraient fait subir, ne pourraient être réparées par les temps qui suivraient. Mais comme dans la Nature nous voyons constamment les réparations proportionnées aux pertes, et tous les êtres arriver dans des temps fixes à leur degré de perfection, il faut en conclure que la divisibilité de la matière a des limites invariables et nécessaires.

Malgré cette solidité des éléments, comme tous les corps sont mêlés de vide, il n'y en a pas un qui ne puisse s'amollir, et prendre la nature de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. Au contraire, avec des principes mous, il serait impossible d'expliquer la formation des cailloux et du fer. La Nature n'aurait plus de base solide dans ses ouvrages. Les éléments de la matière sont donc simples et solides; et c'est

leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté et leur résistance.

Enfin, la Nature a prescrit des bornes à l'accroissement et à la durée des corps. Elle a réglé la mesure de leur pouvoir. Les espèces ne changent jamais; les générations se suivent sans altération. Les différentes classes d'oiseaux ont constamment certaines taches affectées à leur espèce, qui la caractérisent: pourquoi les éléments ne seraient-ils pas immuables comme les espèces? Si une force étrangère peut en triompher, on n'entend plus rien à la marche de la Nature. On ne sait ce qui peut ou ne peut point être produit; comment la puissance des êtres est bornée par leur nature même; ni pourquoi les siècles ramènent les mêmes tempéraments, les mêmes mouvements, la même manière de vivre et les mêmes mœurs dans les générations différentes.

En un mot, l'extrémité d'un atome

étant un point délicat qui échappe aux sens, doit être dépourvu de parties (13). C'est le plus petit corps de la Nature, ou plutôt ce n'est pas un corps, puisqu'il n'a jamais existé et n'existera jamais isolé. Ce n'est qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la masse de l'atome. Si donc les éléments de l'atome ne peuvent exister à part, il faut que leur union soit si intime, qu'aucune force ne les puisse séparer. Ainsi les éléments de la matière sont simples et solides, étant composés de parties infiniment déliées, dont l'union est le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité des atomes. Ainsi la Nature, voulant en faire la base de ses ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût se détacher ou s'échapper de ces corps si essentiels à ses vues.

D'ailleurs si vous n'admettez dans la Nature un dernier terme de division, les plus petits corps seront composés d'une

infinité de parties, puisqu'il y aura un progrès de moitiés divisibles en d'autres moitiés, jusqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la masse la plus énorme et le plus petit corps? Quand vous supposeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cède en rien, étant lui-même composé d'une infinité de parties. Mais comme la raison se récrie contre une conséquence aussi insensée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuscules simples, qui soient les derniers termes de la division; et cet aveu vous conduit à celui de leur solidité et de leur éternité.

Enfin, si la Nature en détruisant les êtres ne les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former d'autres corps; car étant encore susceptibles de division, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de choc, de rencontres et de mouvements, qui convient à la matière générante, et sans la

quelle il ne peut y avoir de composition.

Mais supposons que la divisibilité des éléments n'ait pas de bornes : au moins vous ne pouvez nier qu'il n'existe de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils sont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu résister aux assauts continuels que les siècles leur ont livrés?

Ainsi ceux qui ont regardé le feu comme le seul élément de cet Univers, étaient bien éloignés des principes de la raison. A la tête de ces philosophes, marche Héraclite (14), à qui un langage obscur attira la vénération des hommes superficiels, mais non pas de ces sages Grecs accoutumés à réfléchir. Car la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Une harmonie agréable et un coloris brillant, sont pour elle le sceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul, avec les propriétés que nous

lui connaissons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux? Condensez ou raréfiez le feu tant que vous voudrez, si les parties ont la même nature que le tout, vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant les éléments, ou moins sensible en les éloignant; bien loin de former tant de corps divers par la condensation ou la raréfaction du feu.

Encore si ces philosophes reconnaissaient le vide, on leur accorderait la condensation et la raréfaction du feu; mais comme ce principe heurte de front leur système, et les conduit à des contrariétés, ils n'osent l'admettre, et ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent. Ils ne voient pas qu'en bannissant le vide de la Nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties, fortement condensées, ne peuvent s'échapper comme la lumière et la chaleur, qui, en s'élançant du feu, détruisent évidemment

le système de la condensation absolue.

D'un autre côté, s'obstiner à soutenir que les parties du feu s'éteignent et changent de nature en se réunissant, c'est anéantir visiblement le feu élémentaire, et par conséquent faire sortir les corps du néant, puisqu'un être ne peut franchir les bornes de son essence par voie de transmutation, sans cesser d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conserver aux éléments du feu leur nature, sans quoi tous les corps auront été anéantis, et ce grand tout sera le produit du néant.

Puis donc qu'il existe dans la Nature des corpuscules dont l'essence est immuable, dont l'augmentation, la diminution et les différentes combinaisons font changer d'essence aux corps, on peut en conclure que ces corpuscules ne sont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puisqu'ils n'en conserveraient pas moins leur brûlante nature, et ne pourraient engendrer que du feu?

Voici donc comment on doit concevoir la formation des êtres. Il existe des corps qui, par leurs rencontres, leurs mouvements, leur ordre et leur situation, forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinaisons. Ces éléments ne tiennent ni de la nature du feu, ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les sens et affectent nos organes.

Dire avec Héraclite que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie; c'est combattre les sens par les sens mêmes; c'est ébranler ces inébranlables fondements de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il abuse. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens, quand il s'agit du feu, s'il le récuse pour les autres corps aussi sensibles? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux?

D'ailleurs, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première.

C'est donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout (15). Portons le même jugement des philosophes qui ont regardé l'air comme l'élément de la Nature, de ceux qui ont cru que l'eau était la source des êtres, de ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui doublent les éléments, joignant l'air au feu et l'eau à la terre, et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis, peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, né sur les bords triangulaires

de cette île fameuse que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant, et sépare de l'Italie par un canal étroit et rapide. Là mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de ses abîmes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens, défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin font retentir encore aujourd'hui l'Univers de ses sublimes découvertes, et laissent en doute la postérité s'il eut une origine mortelle. Cependant ce fameux sage et d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus sûrs et plus respectables que la sibylle couronnée de lauriers, sur

le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière; écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils supposent le mouvement en rejetant le vide; ils reconnaissent des corps mous et rares : tels que l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, sans mêler de vide dans leur tissu.

Ensuite ils ne bornent point la divisibilité de la matière, ni la section des corps, et ne reconnaissent pas dans la Nature de parties extrêmes. Or, si l'extrémité des corps nous paraît leur dernier terme de division, l'extrémité de cette extrémité, que nous ne pouvons apercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de division de la Nature?

Ajoutez que les principes qu'ils donnent à la matière sont des corps mous, dont la nature est de naître et de périr. Ainsi ce grand tout aurait déjà été anéanti et reti-

ré de l'abîme du néant; deux erreurs que nous avons solidement réfutées.

D'ailleurs ces éléments sont ennemis et se détruisent les uns et les autres. Ainsi en se choquant ils s'anéantiraient, ou se dissiperaient, comme la foudre, les vents et la pluie poussés par un orage impétueux.

Enfin si les quatre éléments sont le centre de la formation et de la dissolution des êtres, quelle raison avez-vous de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes? Ne s'engendrent-ils pas tour à tour? Ne changent-ils pas tour à tour de nature, de forme et d'essence?

Si vous prétendez, au contraire, que le feu, l'eau, la terre et l'air se réunissent sans changer de nature, il n'en pourra résulter aucun être, soit animé, soit végétant. Vous n'aurez qu'un mélange confus d'air, d'eau, de terre et de feu, substances incompatibles qui déploieront chacune en

particulier leurs propriétés. Or il est nécessaire que les principes agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que leur nature, dominant trop, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractère propre et spécifique.

Mais suivons la marche de leur système. Le premier élément, selon eux, est le feu, qui prend sa source au ciel et se change en air. De l'air est formée l'eau qui s'épaissit et devient terre. De la terre naissent, en rétrogradant, les autres éléments; l'eau d'abord, ensuite l'air et le feu. Cette chaîne de métamorphoses n'est jamais interrompue; et les éléments ne cessent de voyager du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Or ces changements de formes sont incompatibles avec la nature des principes. Le fonds doit en être immuable, si l'on n'aime mieux précipiter l'Univers dans le néant, puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de son essence sans cesser aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre

éléments subissant, comme nous venons de le dire, des métamorphoses continuelles, il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres éléments immuables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnaissez donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant et en diminuant leur nombre, en changeant leur situation ou leur mouvement, de cette nouvelle combinaison puisse naître le fluide de l'air ou toute autre substance.

Mais il est évident, dites-vous, que tous les corps naissent de la terre, se nourrissent de ses sucs, et que, si la saison ne communique à l'air une température favorable, si la cime des arbres n'est mollement agitée par des pluies rafraîchissantes, si le soleil à son tour n'échauffe de ses feux les productions de la terre, ni les grains, ni les arbres, ni les animaux ne peuvent croître et se fortifier. J'en conviens; et nous-mêmes, si une nourriture solide détrempée dans une boisson salutaire ne

nous soutient, nos membres s'épuisent bientôt, et le sentiment s'éteint dans tous les ressorts de la machine. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les autres corps, des aliments propres à se nourrir; et si dans cet Univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre, c'est que chacun renferme en soi des principes communs à plusieurs. Il importe donc de considérer non-seulement la nature des éléments, mais encore leur mélange, leur situation, et leurs mouvements réciproques : car les principes à l'aide desquels ont été construits le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, sont les mêmes qui, mêlés avec d'autres et diversement arrangés, ont formé les grains, les arbres et les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous lisez les mêmes lettres communes à plusieurs mots? Cependant les vers et les mots diffèrent beaucoup, soit par les idées qu'ils présentent, soit par le son qu'ils font entendre. Telle est la différence que met

entre les corps l'arrangement seul des éléments. Mais les principes de la matière ont encore mille autres circonstances qui doivent jeter une variété infinie dans les résultats (16).

Approfondissons maintenant l'*Homœomerie* d'Anaxagore (17) : c'est le nom que lui donnent les Grecs; et la disette de notre langue ne nous en fournit point. Mais il est facile de donner une idée claire de son système, de ce principe de la Nature qu'il appelle *Homœomerie*. Les os, suivant lui, sont formés d'un certain nombre de petits os, les viscères d'un certain nombre de petits viscères : plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines. Plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau; et tous les corps, en un mot, de l'assemblage d'éléments similaires.

Mais ce même philosophe ne donne pas d'accès au vide, ni de bornes à la divisi-

bilité des corps : deux erreurs qui lui sont communes avec les philosophes que nous venons de réfuter.

Ajoutez que ces éléments sont trop fragiles, si pourtant le nom d'éléments convient à des corpuscules de même nature que les corps, dont les ressorts sont aussi faibles et le tissu aussi exposé à la destruction. Supposez une attaque violente, et dites-moi lequel de vos éléments résistera au choc, se soutiendra contre les assauts du trépas? Sera-ce le feu? l'air? l'eau? le sang? les os? Non, sans doute, puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos yeux. Il ne me reste donc qu'à vous renvoyer aux raisonnements par lesquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien, et ne se réduit à rien.

D'ailleurs, puisque les aliments accroissent le corps en le nourrissant, il s'ensuit nécessairement que nos veines, notre sang, nos os et nos nerfs, sont formés de parties hétérogènes. Si vous prétendez que

les aliments sont des substances mélangées, qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines et des gouttes de sang, alors ce seront nos nourritures et nos boissons elles-mêmes qui seront composées de parties hétérogènes.

Ensuite, si tous les corps qui naissent de la terre sont renfermés en petit dans son sein, voilà donc la terre composée d'autant de parties diverses qu'elle enfante de diverses productions. Vous pouvez raisonner de même de tous les autres composés. Si la flamme, la fumée et la cendre sont contenues dans le bois, les éléments du bois sont évidemment hétérogènes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de se mettre à couvert : il en use, et prétend que les corps renferment en eux les éléments de mille autres; mais que ceux-là seuls paraissent à l'œil, qui, répandus en plus grand nombre dans les corps et placés à la surface, sont, par cette raison, plus exposés à la vue. Mais cette ressource

lui est interdite par la saine philosophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule, laissassent apercevoir des traces ou de sang ou des autres parties de notre corps, auxquelles le blé s'unit; il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang, et que les herbes distillassent un lait aussi pur et aussi savoureux que celui de nos brebis. Il faudrait, en divisant les glèbes, y trouver en petit des herbes, des grains et des arbres, et en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre et de flamme. Mais comme l'expérience se refuse à ces phénomènes, avouons que les éléments, sans être ainsi mélangés dans les corps, sont communs à tous, et arrangés diversement dans les êtres divers.

Cependant, dites-vous, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres, poussés par un vent impétueux, entre-choquent souvent leur cime, prennent feu (18), et font briller au loin des tourbillons de flam-

me. J'en conviens; mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois; seulement, un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir : tous les jours elle consumerait les arbres et réduirait les forêts en cendre.

Sentez-vous maintenant la vérité que j'établissais tout à l'heure, qu'il est important de considérer le mélange des éléments, leurs dispositions, leurs mouvements réciproques, puisque avec un léger changement les éléments du bois formeront le feu, comme les mots latins *ligna* et *ignes*, composés presque des mêmes lettres, forment cependant deux sons très-distincts.

Enfin, si vous ne pouvez expliquer les différents phénomènes de l'Univers, qu'en attribuant aux éléments la nature des êtres qu'ils composent, c'en est fait des princi-

pes de la matière. Il faudra que vos éléments rient, comme vous, et se baignent de larmes amères.

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon âme la passion des Muses, cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète; d'abord parce que mon sujet est grand, et que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite, parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'aibije pas raison d'imiter ces médecins ha-

les qui, pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe amère, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage; innocent artifice, qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé. Ainsi le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, et rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des Muses, j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie. Heureux si, séduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une profonde connaissance de la Nature!

Je vous ai enseigné que les solides éléments de la matière se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction. Examinons maintenant si la somme de ces éléments est infinie ou limitée; si le vide dont nous avons établi l'existence, ce lieu, cet

espace, ce théâtre éternel de l'action des corps est fini, ou si son immensité et sa profondeur n'ont point de bornes (19).

Ce grand tout est infini; car autrement, il devrait avoir une extrémité. Mais un corps ne peut avoir d'extrémité, s'il n'a, hors de lui, quelque chose qui le termine, de manière que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui assigner d'extrémité, ni par conséquent lui prescrire de bornes. Il n'importe donc en quel lieu du monde vous soyez placé, puisque de tout côtés vous avez un espace infini en tout sens à parcourir.

En second lieu, si l'espace est borné, et que quelqu'un, placé à ses limites, lance avec force une flèche rapide, pensez-vous que le trait, après avoir fendu l'air, suivra sa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le pas-

sage et suspende son vol? Car vous ne pouvez vous dispenser de choisir dans cette alternative. Or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous osez lui assigner. Car soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élance plus loin, il est évident que vous n'avez pas trouvé l'extrémité. Je vous poursuivrai de cette manière, et partout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la flèche. Ainsi jamais vous ne trouverez les limites du monde : son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

Outre cela, si la Nature avait environné de bornes le grand tout, la matière, par sa pesanteur, se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès-lors plus de productions sous la voûte des cieux; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament, ni la lumière du soleil : la matière affaissée depuis tant de siècles, ne serait plus qu'un

amas d'atomes sans énergie. Au contraire, les principes élémentaires ne connaissent point le repos, parce qu'il n'y a point de lieu inférieur où ils puissent se rassembler et s'établir dans l'inaction. Ainsi un mouvement continuel crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace, et l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matière active et éternelle.

Enfin, nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps, les montagnes par l'air, et l'air par les montagnes : la terre donne des rivages à la mer, qui à son tour environne les continents; mais ce vaste Univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace et du lieu, qu'un grand fleuve, après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'Univers, ne serait pas plus avancé qu'au commencement de son cours. Ainsi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout sens.

D'ailleurs l'essence même de l'Univers ne lui permet pas d'être fini. La Nature a voulu que la matière fût bornée par le vide, et le vide par la matière, afin de rendre ainsi tout son ouvrage infini. Si le vide seul était sans bornes, et que la matière en eût, ni la mer, ni la terre, ni le palais brillant du ciel, ni l'espèce humaine, ni le corps auguste des dieux, ne pourraient un instant subsister. La matière n'étant plus assujettie, se disperserait dans l'immensité du vide, ou plutôt, jamais elle ne se fût réunie : jamais la somme des atomes n'eût acquis la consistance nécessaire pour former un corps.

Car vous ne direz sûrement pas que les principes de la matière se soient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons, ni qu'ils aient concerté entre eux les mouvements qu'ils voulaient se communiquer. Mais après un grand nombre de combinaisons diverses, mus de toute éternité dans l'espace par des chocs étrangers,

en essayant toutes sortes de mouvements et d'assemblages particuliers, ils se sont rangés dans l'ordre dont notre monde est le résultat; et c'est en conséquence de cet ordre, auquel ils sont demeurés fidèles depuis un grand nombre de siècles, que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense Océan, l'astre du jour renouveler par sa chaleur les productions de la terre, la fleur de la santé se répandre sur toutes les espèces vivantes, et les flambeaux éthérés se repaître de leurs éternels aliments. Cet éclatant concert de la Nature serait bientôt interrompu, si une infinité d'éléments ne travaillaient sans cesse à la reproduction des êtres. Les animaux, privés de nourriture, languissent et meurent; ce grand tout périra de même, aussitôt que la matière, détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux reproductions.

Ne dites pas que les atomes extérieurs, par leur pression, retiennent l'amas de la

matière et l'empêchent de se disperser. Ils peuvent bien, par des coups répétés, arrêter la désunion d'une partie, et donner à de nouveaux atomes le temps de survenir et de compléter la masse. Mais forcés de rejaillir après le choc, ils laisseront aux corps un nouvel espace à gagner et un temps suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succèdent sans interruption. Ajoutez que cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matière.

Car ne croyez pas, ô Memmius, avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'Univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesants exercent leur gravitation en

haut, et soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espèce va et vient sous nos pieds, sans être plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année, que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que dans toute autre

partie de l'espace. En effet, la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'Univers où les corps une fois arrivés s'arrêtent et perdent leur pesanteur. Le vide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chute, parce qu'ainsi l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradition est que, suivant les mêmes philosophes, la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, et n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'Océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, et tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire, l'air subtil et la flamme légère tendent à s'éloigner du centre; et si nous voyons toute la voûte du ciel étinceler de feux, et la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est

que les éléments de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'aliments, et les arbres de verdure Au-dessus des étoiles, les mêmes philosophes placent le firmament, enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la Nature; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes; la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abîme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre. Bientôt il ne resterait plus de ce vaste Univers qu'un amas d'atomes sans énergie, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premières vé-

rités que vous offre ma faible muse, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la Nature plus de secrets pour vous. Vos principes s'éclairciront l'un par l'autre, et les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête, et le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir; non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable est de considérer du faîte de la philosophie, asile des sciences et de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux pour s'élever à la fortune et aux grandeurs.

Malheureux humains! cœurs aveugles!

Au milieu de quelles ténèbres et à quels périls vous exposez ce peu d'instants de votre vie ! Écoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous ? Un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés ? Ne pouvez-vous pas, à peu de frais, le garantir de la douleur, et lui procurer un grand nombre de sensations agréables ? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues, si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point sous vos lambris, vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cristal des fontaines, et l'ombrage des arbres, au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, surtout dans la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fièvre

brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre et la broderie, que le malheureux couché sur l'étoffe la plus commune.

Si la fortune, la naissance et le trône même ne contribuent point au bonheur du corps, assurent-ils à l'âme un sort plus heureux? Quand vos nombreuses légions font voler leurs drapeaux dans la plaine, quand la mer écume sous le poids de vos vaisseaux, la superstition est-elle effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix?

Vaine illusion! le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs. Ils se présentent fièrement à la cour des rois; ils s'asseyent à leurs côtés sur le trône, sans respect pour la pourpre ni pour le diadême. Ces vaines terreurs sont donc le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés.

Les enfants s'alarment de tout pendant la nuit, et nous, en plein jour, nous som-

mes le jouet de craintes aussi frivoles. Pour calmer ces terreurs, pour dissiper ces ténèbres, il n'est besoin ni des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Ne vous lassez point, ô Memmius, de suivre ses traces. Apprenez par quel mouvement les éléments de la matière forment et détruisent les corps, par quelle impulsion et avec quelle rapidité ils volent sans cesse dans l'espace immense (1).

Ne croyez pas en effet que la matière forme une masse immobile : nous voyons tous les corps diminuer, et leurs émanations continuelles les épuiser à la longue, jusqu'à ce que le temps les dérobe à nos yeux. Cependant la masse générale ne souffre point de ces pertes particulières : les éléments, en appauvrissant une partie, vont en enrichir une autre, et ne laissent d'un côté les rides de la décrépitude, que pour porter ailleurs la fraîcheur du jeune âge. Ainsi leur inconstance ne peut

jamais se fixer : l'Univers se renouvelle tous les jours; les mortels se prêtent la vie pour un moment : on voit des espèces se multiplier, d'autres s'épuiser. Un court intervalle change les générations; et, comme aux courses des jeux sacrés, nous nous passons de main en main le flambeau de la vie.

Si vous pensez que les principes de la matière puissent se reposer, et par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvements, vous êtes dans l'erreur (2). Les atomes mus dans le vide doivent obéir, soit à la direction de leur pesanteur, soit à l'impulsion d'une cause étrangère. En se précipitant des régions supérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route : effet très-naturel, puisqu'ils sont pesants, durs, solides, et que rien derrière eux ne leur fait obstacle.

Mais pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes, rappelez-vous qu'il n'y a point dans l'Univers

de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent; parce que l'espace est infini, et n'a de toute part d'autres bornes que l'immensité. C'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

Ainsi les atomes ne se reposent jamais dans le vide. En proie à un mouvement continuel par sa nature et varié par ses directions, les uns sont renvoyés à une grande distance, les autres s'écartent moins et s'unissent sous le choc (3). Quand leur union est intime, leur répulsion peu considérable, et leur tissu étroitement lié, ils servent de base aux rochers solides, au fer, et à un petit nombre d'autres substances de la même nature. Quand au contraire le choc les rejette, les disperse, et les fait flotter dans l'espace, nous leur devons le fluide rare de l'air et la lumière éclatante du soleil.

Il y en a encore un grand nombre qui nagent au hasard dans le vide, qui ont été exclus de tout assemblage, ou y ont

été incorporés sans pouvoir participer au mouvement général. Vous en avez tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux, ne voyez-vous pas une infinité de corpuscules s'agiter de mille manières, dans le sillon lumineux? On dirait qu'ils se sont déclaré une guerre éternelle. Ils ne cessent de se livrer des combats et des assauts; tantôt ils se divisent, tantôt ils se rallient. Leur activité, qui ne se ralentit jamais, doit vous donner une idée du mouvement des atomes dans le vide. Ainsi l'effet le plus commun sert souvent de modèle et de guide dans la recherche des plus grandes vérités.

Ces corpuscules mus rapidement aux rayons du soleil, méritent d'autant plus votre attention, que leur mouvement est la preuve d'un choc secret et invisible des atomes. Ce sont les atomes qui, par des coups imperceptibles, les écartent de leur

route, les repoussent en arrière, les chassent à droite et à gauche, dans tous les sens, dans toutes les directions.

En effet, les éléments, mus par eux-mêmes, impriment leurs mouvements aux corpuscules dont la masse est la plus déliée et la plus analogue à leurs faibles efforts. Ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche, jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil, quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

Apprenez maintenant, en peu de mots, jusqu'à quel point les éléments de la matière sont mobiles. Quand l'Aurore verse ses premiers feux sur la terre, quand les oiseaux dans les forêts, voltigeant de branche en branche, remplissent l'air de leur douce harmonie, vous voyez avec quelle promptitude le dieu du jour répand les flots de sa lumière, et couvre la Nature

d'un voile éclatant. Cependant, ces brillants corpuscules émanés du soleil n'ont point un espace vide à traverser; leur marche se ralentit sans cesse en divisant le fluide de l'air. D'ailleurs, n'étant point simples ni isolés, mais des faisceaux et des masses, ils trouvent en eux-mêmes et hors d'eux des causes de retardement : au lieu que les éléments de la matière, solides et simples, mus dans le vide, à l'abri des obstacles extérieurs, formant un seul et même tout, et réunissant les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur première impulsion, doivent sans doute être plus actifs, et parcourir un espace infiniment plus considérable, dans le même temps où les feux du ciel s'élancent du soleil à nos yeux. Car vous ne direz sûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entre eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des philosophes qui

croient que la matière ne peut, sans le secours des dieux, produire tant d'effets réglés et analogues à nos besoins, varier la scène des saisons, couvrir la terre de végétaux et reproduire les espèces. Insensés! ils ne voient pas que la Volupté, fille du ciel et mère de tout ce qui respire, invite les animaux à engendrer leurs semblables, et que les caresses de Vénus sont les divinités bienfaisantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raisons qui leur ont fait imaginer des dieux créateurs, système étroit démenti par tous les détails de l'Univers. Oui, quand même je ne connaîtrais pas la nature des éléments, le spectacle du ciel et les phénomènes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la Divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce poëme (4), et continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui, par sa

propre force, tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme qui naît et s'augmente toujours en s'élevant. Les arbres et les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangère, et non par sa propre tendance, que la flamme élevée au faîte des maisons dévore les poutres de nos toits, comme le sang, en s'échappant de la veine, lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis? En vain mille bras nerveux s'efforcent de les enfoncer. L'onde se hâte de rejeter ces masses étrangères, dont la plus longue moitié flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans le vide autant qu'il est en eux. La flamme ne s'élève non plus que par l'impulsion d'une force étrangère, tandis que sa pesanteur

la fait descendre autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu partout où la Nature leur ouvre un passage? Ne voyez-vous pas les étoiles et les astres tomber sur la terre (5)? Le soleil lui-même, du sommet des cieux, répand partout sa chaleur, et sème les champs d'une lumière brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages, s'élancer avec impétuosité de toute part, et trop souvent éclater sur notre globe?

Malgré cette tendance perpendiculaire des éléments vers les régions inférieures, sachez néanmoins, ô Memmius, qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des temps et des espaces indéterminés (6). Mais ces déclinaisons sont si peu de chose, qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes, sans ces écarts, seraient tombés parallèlement dans le vide, comme les gouttes de la pluie : jamais ils ne se

seraient, ni rencontrés, ni heurtés, et jamais la Nature n'eût rien produit.

Si l'on suppose que les corps les plus graves, mus plus vite dans leur ligne droite, tombent sur les plus légers, et enfantent par leur choc des mouvements créateurs, on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que, dans l'eau ou dans l'air, les corps accélèrent leur chute à proportion de leur pesanteur, parce que les ondes et le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance, mais cèdent plus aisément aux plus graves. Il n'en est pas de même du vide; il ne résiste jamais aux corps; il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes, malgré l'inégalité de leurs masses, doivent se mouvoir avec une égale vitesse dans le vide, théâtre oisif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber sur les plus légers, ni les heurter, ni, en changeant leurs directions, faciliter à la Nature la formation des êtres.

Je le répète donc : il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite; mais n'oubliez pas que cet état doit être le moindre possible, et ne m'accusez point d'introduire dans la Nature des mouvements obliques que réprouve la saine philosophie. Il est évident sans doute, et l'œil seul nous en instruit, que les corps graves, dans leur chute, ne suivent pas une direction oblique : mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire, quel organe assez sûr osera le décider?

Enfin, si tous les mouvements sont enchaînés dans la Nature, si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres, si la déclinaison des éléments ne produit une nouvelle combinaison qui rompe la chaîne de la fatalité, et trouble la succession éternelle des causes motrices, d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du destin, ce pouvoir d'aller où nous appelle le

plaisir (7)? Car nos mouvements ne sont affectés ni à des temps, ni à des lieux déterminés : c'est la volonté qui en est le principe, et la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas, au moment où s'ouvre la barrière, les coursiers frémissant de ne pouvoir s'élancer assez tôt au gré de leur bouillante ardeur? Il faut que toutes les molécules éparses dans les membres, se soient rassemblées et mises en jeu, pour obéir aux déterminations de l'âme. Ce qui vous fait voir que le principe du mouvement est dans le cœur, qu'il part de la volonté, et de là se communique à tout le corps.

Il n'en est pas de même quand une force étrangère nous pousse et nous subjugue. Il est évident qu'alors la masse de nos corps est emportée malgré nous, jusqu'à ce que la volonté ait su réprimer ces mouvements étrangers. Vous voyez donc que malgré les causes extérieures qui agissent souvent sur l'homme et le meuvent malgré lui, il y a

au fond de son cœur une puissance qui combat ces impressions involontaires, et qui sait à son gré, ou détourner le cours de la matière, ou mettre un frein à ses transports, ou la faire retourner sur ses pas.

Cette vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matière, une affection différente de la pesanteur et du choc, de laquelle naisse la liberté, sans quoi vous admettez un effet sans cause. Par la pesanteur, vous empêchez à la vérité que tous les mouvements ne soient l'effet du choc et d'une force étrangère; mais si l'âme n'est pas déterminée dans toutes ses actions par une nécessité intérieure, et si elle n'est pas une substance purement passive, c'est l'effet d'une légère *déclinaison* des atomes dans des temps et des espaces indéterminés.

Sachez encore que la somme des éléments n'a jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainsi le mou-

vement dont ils sont doués aujourd'hui, est le même qu'ils ont eu dans les siècles précédents, et qu'ils conserveront à jamais. Les corps qui ont coutume d'être produits, le seront encore suivant la même loi. Ils reparaîtront sur la scène des êtres; ils croîtront; ils acquerront les qualités propres à leur nature. Ne craignez pas qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des éléments fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers, par une incursion subite, puissent troubler l'ordre de la Nature et en détourner les mouvements.

Vous ne devez pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'Univers paraisse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet, les éléments de la matière échappent à nos organes, et si leur masse est insensible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raison, puisque la dis-

tance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles? Souvent les brebis en paissant les verts gazons, se traînent sur le dos des collines où les appelle une herbe fraîche et brillante des perles de la rosée, tandis que les tendres agneaux rassasiés d'un lait pur, s'égaient à côté de leurs mères, et exercent leurs jeunes fronts à des luttes innocentes. Ce tableau mobile, vu de loin, se confond pourtant, et ne laisse distinguer à l'œil que la verdure contrastée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuse couvrir la plaine et suivre à grands pas ses drapeaux flottants, la cavalerie tantôt voltiger autour des légions, tantôt franchir en un moment des espaces immenses : l'acier renvoie ses éclairs au ciel, les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain, la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde; cependant, du sommet d'une montagne, cette

multitude paraît immobile, et son éclat semble appartenir à la terre.

Passons maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures (8); non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes dissemblables, mais parce que les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et vous n'en serez pas étonné, si vous vous rappelez que le nombre des atomes est illimité, comme je l'ai prouvé, vous sentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes, ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

Considérez l'espèce humaine, les muets habitants de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les riants arbrisseaux, les monstres sauvages, les oiseaux de toute espèce, tant ceux qui se plaisent au bord des eaux, des fleuves, des fontaines et des lacs, que ceux qui volent dans les bois solitaires; comparez les individus de chaque espèce,

vous y trouverez des différences : sans ces nuances variées, comment les mères et les enfants pourraient-ils se reconnaître? Cependant l'instinct ne les trompe jamais; et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

Quand la hache sacrée a fait tomber au pied de l'autel un jeune taureau baigné dans son sang, sa mère (qui a déjà cessé de l'être) parcourt à grands pas les forêts, et empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes. Souvent elle retourne à l'étable, elle y reste immobile, occupée de sa perte. Les tendres saules, les herbes rajeunies par la rosée, les bords riants des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa

tendresse. Ce n'est pas là l'enfant qu'elle cherche. Ses yeux et son cœur savent trop bien le distinguer. Les agneaux bondissants, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, savent aussi reconnaître leurs mères, et guidés par la Nature, ils courent aux mamelles qui doivent allaiter leur enfance.

Choisissez un épi dans la plaine, malgré la ressemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi les éléments ne différeraient-ils pas comme les corps ? Ils sont l'ouvrage de la Nature : et puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vide sous des formes diverses.

Par ce principe, vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matières terrestres :

vous direz que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière.

Pourquoi la corne permet-elle le passage à la lumière, tandis qu'elle le refuse à l'eau? Sinon parce que la lumière est composée d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie.

Le vin s'échappe en un moment du filtre; l'huile au contraire n'en sort que goutte à goutte. Pourquoi? parce que la liqueur paresseuse de l'olivier, formée de principes plus denses, plus liés et plus entrelacés, ne se divise pas assez vite, et ne se répand que lentement dans les pores du filtre.

Si vous considérez, d'un autre côté, que le lait et le miel flattent délicieusement le palais, tandis qu'il est blessé par l'absinthe amère et la sauvage centaurée, vous reconnaîtrez que les saveurs agréables résultent d'atomes lisses et sphériques; que

l'amertume et l'âpreté naissent au contraire de l'assemblage de principes recourbés, qui fortement unis, ne peuvent pénétrer au siége du sentiment, qu'en brisant les fibres de nos organes.

En un mot, le plaisir et la douleur qu'excitent en nous les corps dépendent de la configuration de leurs principes : si vous n'aimez mieux croire que l'aigre sifflement de la scie soit produit par des éléments aussi polis que les accords touchants de la lyre sous les doigts agiles d'un harmoniste.

Vous ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé, et à ceux qu'exhalent les temples des dieux, ou nos théâtres embaumés des parfums de Cilicie.

Vous ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se repaître, et à celles qui blessent l'organe, lui arrachent des larmes et le forcent de se détourner avec horreur. Je

le répète donc, les corps amis de nos organes sont formés d'atomes polis et sphériques, et les composés malfaisants d'éléments plus rudes et moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne sont, ni absolument lisses, ni entièrement recourbés, mais hérissés de pointes saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent. Tels sont la fécule et l'aunée (9).

Enfin, que les flammes ardentes et les glaces de l'hiver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est une vérité dont le tact nous force de convenir; le tact, ô dieux, ce sens du corps entier, qui se manifeste, soit quand un objet étranger pénètre la machine, soit quand une cause intérieure en dérange l'organisation, ou quand la mère des amours en exprime ses germes créateurs, ou lorsque enfin le choc, en troublant l'harmonie des principes, y porte la douleur avec la confusion. Vous en ferez l'expérience à

chaque instant, en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impressions des objets que par les différentes figures de leurs éléments.

Les corps durs et compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis et entrelacés comme des rameaux. Tels sont entre autres corps de ce genre, le diamant qui résiste aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible et l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide ne peuvent être composés que de parties lisses et sphériques. Des globules de cette nature ne pouvant se lier ensemble, roulent plus aisément sur un plan incliné.

Les fluides que nous voyons se dissiper en un moment comme la fumée, les nuages et la flamme, ne sont pas formés d'atomes entièrement polis et globuleux,

puisqu'ils déchirent nos organes : mais comme en même temps ils pénètrent les rochers, leurs éléments ne doivent pas être recourbés et embarrassés. Vous leur donnerez donc une figure moyenne, et vous les armerez de pointes plutôt que de crochets.

Ne soyez point surpris de rencontrer des corps à la fois amers et fluides, tels que les eaux de l'Océan. Comme fluides ils résultent d'atomes polis et sphériques, auxquels, comme piquants, sont mêlés des éléments propres à exciter la douleur : mais il ne faut pas qu'ils soient liés pas des crochets. Il suffit qu'ils soient en même temps sphériques et raboteux pour pouvoir à la fois et rouler dans leur lit et blesser nos organes.

Voulez-vous une preuve convaincante de ce mélange d'éléments polis et anguleux qui donne à l'Océan son amertume ? Il vous est possible d'en examiner les parties séparées. L'eau de la mer devient

douce en se filtrant dans le sein de la terre, pour se rendre à de nouveaux réservoirs, parce que ses principes amers moins polis et plus raboteux se sont arrêtés et déposés dans les canaux par où l'onde a coulé.

A cette vérité, joignons-en une autre qui y est liée, et dont elle est la preuve, c'est que les figures des éléments sont limitées; sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet, des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures(10). Imaginez-les divisés en trois, ou un peu plus de parties très-petites, arrangez ces parties de toutes les manières possibles, placez-les en haut, en bas, changez-les de droite à gauche, vous aurez bientôt épuisé toutes les combinaisons; et si vous voulez varier les figures, il vous faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes sans en augmenter le volume, ni par con-

séquent leur attribuer une infinité de figures, sans leur donner une grandeur infinie; ce que j'ai démontré impossible.

En effet, les brillantes étoffes de l'Orient, la pourpre de Mélibée, que la Thessalie exprime de ses coquillages, et le spectacle pompeux qu'étale l'oiseau de Junon, seraient bientôt éclipsés par des couleurs plus éclatantes. On dédaignerait l'odeur de la myrrhe et la saveur du miel. Le cygne harmonieux et le dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence, puisqu'un nouvel ordre de sensations, plus agréables les unes que les autres, se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables. Les yeux, l'odorat, l'ouïe et le goût, auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais comme ces effets sont contraires à l'expérience, et que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables, vous ne pouvez non

plus en refuser à la figure des atomes.

Enfin, depuis la flamme dévorante jusqu'aux glaces de l'hiver, et réciproquement, il y a un espace borné. Le froid et le chaud occupent les limites; et la tiédeur qui tient le milieu entre ces deux extrémités, remplit, par degrés, tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour bornes d'un côté les feux brûlants, et de l'autre les frimas glacés.

Comme les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures. C'est une conséquence naturelle des principes déjà établis. Sans cela, l'Univers serait borné, et nous avons solidement réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius, et apprenez en peu de mots que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes, par des chocs continuels, suffisent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des espèces moins nombreuses et la Nature moins féconde à les produire, sachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie et en complète le nombre. Tel est l'énorme quadrupède que la Nature arma d'une trompe; à peine en voyons-nous un seul dans nos contrées, et l'Inde en nourrit une si grande quantité qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'ivoire impénétrable.

Mais quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la Nature un corps unique dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde, néanmoins si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître et se nourrir.

Supposez en effet les éléments de votre corps unique finis et dispersés dans le grand tout : au milieu de cet océan d'atomes, comment pourront-ils se rassembler? Par quelle force et dans quel lieu se réuniront-

ils? Il vous est impossible d'en trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit, après une violente tempête, la mer rejeter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts et des cordages flottants sur la vaste étendue de ses ondes, leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide et à se défier même de son attrait au milieu du calme, de même les éléments dont vous supposez le nombre fini, repoussés par les flots de la matière, nageront dispersés pendant l'éternité; jamais ils ne se rassembleront, ou si le hasard leur procure un moment de réunion, jamais cet assemblage ne pourra s'accroître et se nourrir. Mais comme une expérience journalière nous rend témoins de la formation et du progrès de tous les corps, vous êtes obligé de convenir que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'éléments.

Voilà pourquoi les mouvements destruc-

teurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle, ni les mouvements créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes ennemis se font la guerre avec des succès à peu près égaux. C'est une alternative continuelle de victoires et de défaites; vous voyez des êtres sortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée, et jamais la tendre Aurore ni la sombre nuit n'ont visité ce globe, sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau, et les tristes sanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables, c'est que de tous les corps dont la nature nous est connue, il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne résulte d'un mélange d'éléments; et plus un corps a de propriétés, plus ses atomes constitutifs diffèrent en nombre et en figures.

Commençons par la terre. La terre con-

tient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer; elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur; elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, et des pâturages dont elle nourrit les habitants des montagnes.

Voilà pourquoi on lui a donné les noms brillants de *mère des dieux*, de *nourrice des hommes et des animaux* (11). Les anciens poètes grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre; les animaux furieux soumis au joug, signifient que les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujour-

d'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent *Idéenne*, et lui donnent pour cortége une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des prêtres mutilés célèbrent des sacrifices (12), pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs mères, ces images de la Divinité, ou de reconnaissance envers leurs pères, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyants (13), des cymbales retentissantes (14), et le cornet (15) au son rauque et menaçant, et la flûte dont les accents phrygiens (16) excitent la fureur dans les âmes. Leurs bras sont aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la

déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence (17), on enrichit tous les chemins d'or et d'argent, on verse à pleines mains les trésors les plus précieux : une nuée de fleurs odorantes ombrage la mère des dieux et sa brillante cour.

Alors une troupe armée, que les Grecs nomment *Curètes Phrygiens* (18), jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes ; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps ; et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellent ces anciens Curètes qui couvraient, dans la Crète, les cris de Jupiter, tandis que des enfants armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le dieu de sa dent cruelle, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi

veut-elle avertir par-là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents.

Ces fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réprouve. Elle sait que les dieux au haut du ciel jouissent en paix de leur immortalité. C'est la plus belle prérogative de leur nature; peu touchés de nos faibles intérêts, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendants de nous, nous ne pouvons les gagner par nos vertus ni les irriter par nos crimes.

Quant à la terre, elle n'a été de tous temps qu'un amas de matière privée de sentiment; et les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la multitude d'éléments divers qu'elle contient. Néanmoins, si l'on veut appeler la mer *Neptune*, et les moissons *Cérès*; si l'on préfère le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue, on est maître de don-

ner aussi à la terre la qualité de mère des dieux, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

Mais revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupède né pour la guerre, et les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des espèces différentes, conservant chacune les mœurs de ses pères et son caractère spécifique. Il y a donc et dans les herbes de nos champs et dans les eaux de nos fleuves, des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères et de nerfs, substances qui ne diffèrent entre elles que par la diversité de leurs éléments.

D'ailleurs les corps combustibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumière, des étincelles, de la cendre et de la fumée; considérez avec at-

tention toutes les substances existantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

Enfin un grand nombre de corps se font sentir à la fois au goût et à l'odorat : telles sont les victimes expiatoires que le criminel, pour apaiser ses remords, immole à la Divinité. N'est-il pas évident que les éléments de ces corps doivent différer entre eux? Les odeurs s'introduisent dans nos organes par des passages interdits à la saveur, et la saveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs; ces deux qualités naissent donc de la différente configuration des atomes. Ainsi le même amas de matière renferme dans son tissu des formes différentes, et les corps résultent d'un mélange d'éléments.

Dans ces vers que vous lisez, vous apercevez souvent les mêmes lettres communes à plusieurs mots. Cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les éléments des vers et des mots; non

qu'ils n'aient plusieurs lettres communes, non qu'ils ne soient quelquefois composés précisément des mêmes éléments, mais parce que la totalité n'est pas le résultat d'un même assemblage. De même, quoique les différents corps de la Nature aient des atomes communs, les masses peuvent différer, et on aura raison de dire que les hommes, les moissons et les forêts ne sont pas le produit des mêmes éléments.

Ne croyez pourtant pas que les atomes de toute espèce puissent se lier ensemble. Les monstres seraient plus communs dans la Nature. Vous verriez tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des substances terrestres unies à des substances marines; et des chimères redoutables, dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si ces prodiges n'ont pas lieu dans la Nature, c'est que tous les êtres, formés de certains éléments par une cer-

taine force génératrice, conservent en s'accroissant leur espèce particulière.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des aliments les sucs les plus analogues à sa constitution, qui s'unissent au corps, et contribuent au mouvement et à la vie de la machine. Au contraire, les molécules qui n'ont pu s'unir à la masse, recevoir l'impression de la vie, et concourir aux mouvements créateurs, la Nature les rend à la terre, ou s'en débarrasse par une action insensible.

Ne croyez pas, au reste, que les animaux seuls soient assujettis à cette loi. Elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles diffèrent toutes entre elles, il faut que leurs éléments soient doués de figures différentes; non qu'il y ait beaucoup d'éléments de différentes figures, mais parce que les touts qu'ils composent, ne peuvent jamais être semblables en tout.

Cette différence entre les éléments, en

établit une nécessaire entre leurs distances, leurs directions, leurs liaisons, leurs chocs, leurs rencontres et leurs mouvements, qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les a nimauxd'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, et la terre d'avec le ciel.

Continuez, ô Memmius, à recueillir le fruit de mes doux travaux, et gardez-vous de croire que les corps ne vous parassent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parce que leurs éléments sont doués de la même qualité. Les éléments n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

Si vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, vous êtes dans l'erreur. Les malheureux dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumière, ne s'accoutument-ils pas, dès l'enfance, à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur? Nous pouvons de même nous former une

idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience. Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre. Or les atomes ne peuvent subir de pareils changements. Leur nature exige qu'ils soient immuables ; sans quoi l'Univers serait anéanti ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de sa nature, sans cesser d'être ce qu'il était. Gardez-vous donc de croire que les éléments de la matière soient colorés, ou ce grand tout tombe dans le néant.

La Nature néanmoins, en refusant des couleurs aux atomes, leur a donné différentes formes propres à les produire et à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mélange, la situation, et les mouvements respectifs des éléments ; par ce moyen vous expliquerez pourquoi les corps teints, il n'y a qu'un moment, d'une

couleur noire, la changent tout-à-coup en une blancheur éblouissante ; pourquoi la mer, battue par les vents, se couvre d'une écume blanchissante. Vous direz que si les éléments d'un corps qui paraît noir se troublent et se confondent, si leur ordre primitif s'altère, si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres, la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche; au lieu que si les éléments de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, et de quelque manière qu'on en dérangeât l'ordre, ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer, quoique pure et sans mélange, résulte d'éléments diversement colorés; comme de l'asssemblage de figures différentes, on peut faire un tout carré et uniforme; il faudrait, puisqu'on distingue dans le carré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les autres corps dont la couleur

est pure et sans mélange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'ailleurs la différence des figures particulières n'empêche point le tout produit au-dehors d'être un carré; au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puisque suivant cette explication la noirceur et la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mélange d'éléments diversement colorés, la raison qui vous obligeait de supposer les éléments colorés ne subsiste plus; car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

Enfin les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumière. C'est la lumière qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténèbres, puisque souvent même en plein jour elles se changent et

s'altèrent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt le feu des rubis, tantôt le vert de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon, frappée d'une vive lumière, change de couleur, selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chute des rayons, et ne peuvent par conséquent exister sans lumière.

Considérez encore que l'organe est autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire, ou toute autre couleur (19). Et comme dans les objets soumis au tact, la figure seule est essentielle et la couleur indifférente, avouez que les atomes n'ont pas besoin de couleurs, mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

Ne convenez-vous pas outre cela que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures, que quelle que soit leur forme,

ils sont susceptibles de toutes les couleurs? Pourquoi donc les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilége? Pourquoi leur espèce détermine-t-elle leurs couleurs? Pourquoi le corbeau, du haut des airs, n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante? Pourquoi les éléments du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire, ou d'une autre couleur?

D'ailleurs, en divisant les corps, vous remarquez que plus les parties sont atténuées, plus les couleurs s'éteignent et s'évanouissent. Ainsi l'or réduit en poudre, et la pourpre en fils déliés, perdent tout leur éclat. L'expérience vous enseigne donc que les éléments de la matière se dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduits à l'état d'atome.

Enfin, vous n'êtes pas tenté d'attribuer du son ni de l'odeur à tous les corps, parce que tous ne frappent point les organes de l'ouïe ni de l'odorat. De même, de ce que

tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil, vous devez en conclure qu'il y en a sans couleur, comme il y en a qui n'ont ni odeur, ni son; et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur, comme il les conçoit sans les autres qualités.

Mais ne croyez pas que les couleurs soient la seule qualité sensible refusée par la Nature aux atomes. Ils sont encore inaccessibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de sons, dénués de sucs, et incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi lorsque vous composez une essence de marjolaine, de myrrhe et de nard précieux, vous lui donnez pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin, les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties : pour la même raison ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tièdes : quant aux autres qualités qui

causent la ruine des corps, telles que la mollesse et la souplesse, la fragilité et la corruptibilité, le mélange de matière et de vide, gardez-vous d'en revêtir les atômes, si vous voulez donner à la Nature des fondements inébranlables, assurer sa conservation, et la sauver de l'anéantissement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous les corps doués de sentiment sont pourtant formés d'atomes insensibles (20). L'expérience, loin de combattre cette vérité, semble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de semences inanimées.

Ne voyez-vous pas le vermisseau trouver la vie au sein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes? Tous les corps éprouvent de semblables métamorphoses. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies se changent en troupeaux; les troupeaux deviennent des corps humains; et trop souvent nos membres eux-mêmes ont accru les

forces des monstres sauvages, et des oiseaux carnassiers.

Ainsi la Nature convertit en substances vivantes et animées, les aliments de toute espèce, comme elle sait changer en flammes pétillantes le bois aride, et d'autres matières sans activité. Vous sentez donc de quelle conséquence il est de considérer la situation respective des atomes, leur mélange et leurs mouvements réciproques.

Eh! de quelle nature sont donc les objets qui agissent sur votre âme elle-même, qui l'émeuvent, qui en expriment mille sensations diverses, si vous refusez à la matière insensible la faculté de produire des êtres sensibles?

Il est vrai que les pierres, le bois et la terre elle-même, mêlés ensemble, ne peuvent engendrer le sentiment et la vie : aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes, sans restriction, fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles; puisque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur

grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre et leur situation, circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les arbres de nos forêts, et dans les glèbes de nos champs : et cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclore des vermisseaux, parce que leurs éléments, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquièrent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

Dire que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux viscères, aux nerfs et aux veines qui sont des corps mous et destructibles.

Mais quand même ces principes pourraient éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules? La première supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-mê-

me, et que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué. Ainsi la main séparée du corps, et les autres membres isolés demeurent insensibles; il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale : mais alors méritent-ils le nom d'éléments, et la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formera-t-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux; de même que les hommes, les troupeaux et les bêtes féroces unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux et des bêtes féroces?

Si vous dites que les atomes dans leur assemblage se dépouillent de leur sensibilité propre, pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'était-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez?

une qualité qui leur est d'ailleurs inutile? Car, en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, la putréfaction donner la vie à un peuple de vermisseaux, pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes non sensibles?

Si vous prétendez que le sensible résulte du non sensible par un changement qui se fait, comme dans la naissance de l'animal, avant qu'il se produise au dehors, il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance, sinon postérieure à une formation, et qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure; en sorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal. Car avant cette formation les éléments sont épars dans l'air, les eaux, la terre et la flamme. Ils ne se sont point rencontrés, unis, choqués de la manière qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Supposez en effet une attaque trop vio-

lente pour la constitution de l'animal, le voilà terrassé tout à coup, et les facultés de son âme et de son corps à la fois confondues. Que s'ensuit-il? Les éléments se déplacent, les mouvements essentiels à la vie sont suspendus, jusqu'à ce que la matière ébranlée dans tous les membres rompe les liens de l'âme, et la chasse du corps par toutes les issues. Voilà le seul effet que produit un pareil choc. Il secoue, il décompose la machine, et ne fait rien de plus.

Quand l'attaque est moins violente, le mouvement de la vie triomphe quelquefois de cet assaut, en calmant le désordre excité par le choc, en rappelant chaque molécule dans ses conduits naturels, en subjuguant les mouvements destructeurs déjà maîtres de la machine, en rallumant ainsi le flambeau presque éteint du sentiment. Car c'est là tout le mécanisme qui s'opère, et la raison pour laquelle l'âme revient des portes du trépas au séjour de la vie,

au lieu de céder à l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs, comme nous n'éprouvons la douleur, que quand les principes de nos corps, troublés par une force étrangère, se meuvent en désordre dans les viscères et dans les membres; et la volupté, que quand ils rentrent dans leurs postes, il s'ensuit que les atomes ne sentent ni la douleur, ni le plaisir, n'étant point composés de parties dont le déplacement puisse, ou les tourmenter, ou les flatter agréablement; ils ne sont donc pas doués de sentiment.

En un mot, si les animaux, pour sentir, ont besoin d'éléments sensibles, il faudra donc que les atomes constitutifs de l'homme rient et pleurent, qu'ils méditent les grands objets de la philosophie, et qu'ils analysent les éléments dont ils sont composés eux-mêmes. Car enfin, puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme, ils doivent, comme lui, résulter de principes

divers, formés eux-mêmes d'autres éléments, sans que vous osiez jamais vous arrêter. Car je ne me lasserai point; et toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire, de parler et de raisonner, il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés; mais si une pareille prétention est évidemment le comble de la folie, si l'on peut rire sans principes riants, si l'on peut raisonner sagement et s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes et orateurs, pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entièrement dénués de sensibilité?

En un mot, nous sommes tous enfants de l'air; l'air est notre père commun; la terre notre mère commune. Fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en-haut, elle produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes, et tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les aliments, à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps, jouissent de la vie,

et la partagent avec une génération nombreuse : c'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mère*. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois (21), et la matière descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps, s'ils vous paraissent naître et mourir à chaque instant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort, en détruisant les corps, ne touche point aux éléments. Son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages, à changer les formes et les couleurs, à donner ou à reprendre à son gré le sentiment : d'où vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange, à l'arrangement et aux mouvements réciproques des atomes, puisque les mêmes éléments dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, concourent aussi à former les grains et les animaux. Ainsi dans ces

vers, l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots composés en partie des mêmes éléments, ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la Nature : changez les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement et la figure des atomes, vous aurez des résultats différents.

Maintenant, ô Memmius, prêtez l'oreille à la voix de la philosophie; elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, et d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins, comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent, avec le temps, de nous surprendre. Si l'azur des cieux et les brillants flambeaux de la nuit, la lune et le disque pompeux du soleil présentés aux humains pour la première fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait of-

frir la Nature de comparable à ce spectacle? Et quelle nation eût osé le croire possible? Cependant, de ces merveilles nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jeter un coup d'œil sur la voûte brillante des cieux. Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention, afin de peser mes idées, de les embrasser si elles sont vraies, et de vous armer contre elles si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit; ce grand tout est infini. A droite, à gauche, sur votre tête, sous vos pieds, il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent, et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens, si des germes innombrables, mus de toute éternité, nagent sous mille formes dans ces

plaines immenses, est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs, surtout si vous considérez que notre monde est l'ouvrage de la Nature, que les principes des corps, par leur seule tendance naturelle, sans d'autre guide que le hasard, après mille mouvements et mille chocs inutiles, se sont enfin réunis, et ont construit les masses particulières auxquelles la mer, la terre, le ciel et les animaux doivent leur origine? Vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance, un espace pour la recevoir, nul obstacle pour arrêter son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres; et si avec cela le nombre des éléments est tel que tous les âges des animaux ne puissent suffire à les compter,

s'ils ont pour se réunir ailleurs les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes et leurs animaux divers.

Ajoutez qu'il n'y a point dans la Nature d'individu unique de son espèce, qui naisse et croisse isolé, et qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que vous remarquez dans les animaux, les féroces habitants des montagnes et les hommes, les muets citoyens de l'onde et les volatiles. La même raison doit nous persuader que le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer et les autres corps de la Nature, bien loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre, puisque leur durée est limitée, et qu'ils sont soumis à la naissance comme toutes les espèces que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

En effet, après la naissance du monde,

et la formation de la terre, de la mer et du soleil, le grand tout, par ses émissions, déposa un grand nombre d'atomes et de semences autour de notre monde, et hors de ses limites (22). C'est de là que l'Océan et la terre solide tirent leur accroissement; c'est de là que le ciel emprunte la matière dont il entretient ses palais si élevés au-dessus de notre globe; c'est enfin de là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces recrues d'atomes sont distribuées par le choc aux substances analogues à leur nature. L'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air, jusqu'à ce que la Nature, cette ouvrière universelle, ait conduit tous les êtres à leurs derniers périodes; ce qui arrive quand les restitutions sont proportionnées aux pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, et la Nature met un frein à ses accroissements.

En effet, les corps que vous voyez par d'heureux progrès s'élever lentement à

l'état de maturité, acquièrent plus qu'ils ne dissipent; parce qu'alors toute la substance des aliments circule avec facilité dans les veines, parce que les pores, peu ouverts, ne laissent échapper qu'un petit nombre de parties, et empêchent la machine de dépenser plus qu'elle ne reçoit. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement: alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, et l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abondantes, quand l'accroissement est venu à son dernier période, que les corps ont plus de masse et d'étendue. Les sucs nourriciers ne circulent plus qu'avec peine et en petite quantité. La Nature appauvrie ne suffit pas à réparer les flots de matière qui s'écoulent sans cesse du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périsse, étant moins dense à cause de ses émanations,

présent; il envie le sort de ses pères. Il parle sans cesse de ces siècles fortunés, où l'homme plein de respect pour les dieux, vivait plus heureux avec moins de terres, et recueillait des moissons abondantes de son modique héritage. Il ne voit pas que tous les corps vont en dépérissant, et que le temps est l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Si ces vérités sont gravées dans votre esprit, la Nature devient libre; elle secoue le joug de ses maîtres superbes, et gouverne elle-même son empire sans en répondre aux dieux. Grands dieux, âmes augustes, dont la vie est un calme éternel! qui d'entre vous donne des lois à l'Univers, et tient dans ses mains les rênes du grand tout? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieux, fait éprouver à la terre les influences des astres, et suffit en tout temps à tous les besoins particuliers? Qui d'entre vous suspend les nuages ténébreux, fait gronder le tonnerre et lance la foudre,

cette flamme aveugle qui souvent consume vos propres temples, exerce vainement sa fureur dans les déserts, et passe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente?

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

O toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres, pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces; mais comme ton disciple, et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant s'élancer dans la carrière comme le coursier vigoureux? O mon père! ô génie créateur! quelles sages leçons tu donnes à tes enfants! L'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs, que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Du sein de la sagesse, tu nous cries que l'Univers n'est point l'ouvrage des dieux; aussitôt les terreurs de la superstition s'évanouissent; les bornes du monde dispa-

raissent; je vois l'Univers se former au milieu du vide; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'échauffe sans cesse un air pur, et auxquelles sourit le brillant dieu du jour. C'est à ces intelligences célestes que la Nature prodigue tous ses biens. Rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes. Ils ne voient point le noir séjour de l'Achéron, et la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vide (1). Ces grands objets m'inspirent une volupté divine, et j'éprouve un saint frémissement, en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la Nature.

Jusqu'ici, Memmius, nous avons examiné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvements réciproques

dont ils sont sans cesse agités, et auxquels tous les êtres doivent leur existence. La suite de ce poëme jettera quelque jour sur la nature de l'esprit et de l'âme, et portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces sombres chimères qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, et qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

Vous trouverez sans doute des hommes qui vous diront que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abîmes de la mort, qu'ils n'ignorent pas que l'âme est de la nature même du sang (2), et qu'ils n'ont pas besoin des leçons de notre philosophie. Mais voulez-vous être convaincu que c'est le désir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, et non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours? Considérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux

peines les plus amères; ils vivent pourtant; et en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux mânes, et l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La secousse du malheur chasse la vérité de leur âme, fait tomber le masque, et montre l'homme à nu.

Enfin l'avarice et l'aveugle désir des honneurs, ces passions actives, qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune; ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos âmes. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce et tranquille. On les regarde comme le cortége de la mort.

C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à ses fausses alarmes, cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frère, et redoute les festins de ses parents (3).

C'est la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Elle lui répète que les distinctions et la puissance sont pour les grands de la terre, et pour lui la fange et l'avilissement; une partie de ces malheureux s'immolent au désir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent le désespoir les arme contre eux-mêmes. Hélas! ils ignoraient que la source de leurs peines était cette crainte même de la mort; que c'est elle qui persécute l'innocence, qui brise les liens de l'amitié, et qui foule aux pieds la Nature elle-même. En effet, n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs

parents, leurs devoirs les plus saints pour éviter a mort?

Les enfants s'effraient de tout pendant la nuit, et nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Établissons d'abord, ô Memmius, que l'esprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous donnons souvent le nom d'*intelligence*, est une partie de nos corps aussi réelle que les mains, les pieds et les yeux. En vain une foule de philosophes nous assure que le sentiment n'a point dans l'homme de siége particulier, qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps, nommée par les Grecs *harmonie* (4), parce qu'il anime la machine, sans y occuper un lieu déterminé; et que comme la santé est une manière d'être, et non pas une partie de nos corps, il ne faut pas non plus assigner à l'âme un

siége particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons souvent le corps, l'enveloppe extérieure souffrir, quand le principe intérieur est satisfait; souvent, au contraire, l'âme est rongée de maux dans un corps sain et vigoureux. Ainsi quelquefois les pieds sentent de la douleur, sans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres appesantis se livrent au sommeil, dans ces moments de calme où le corps est privé de sentiment, il y a en nous un autre principe qui éprouve à sa place, ou le tressaillement de la joie, ou le tourment de l'inquiétude.

Mais pour vous faire connaître que l'âme reste dans nos membres, lors même que l'*harmonie* en est troublée, considérez qu'après la perte d'une partie du corps, le sentiment anime toujours la machine, tandis que quelques particules de chaleur de moins, ou la simple expiration de l'air suf-

fit pour chasser la vie de nos organes. D'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle, ne sont pas également essentielles à notre conservation; que la chaleur et l'air sont les principaux soutiens de la vie, et les derniers éléments qui se retirent de nos membres mourants.

Puisque vous ne doutez point que l'esprit et l'âme ne fassent partie de nos corps, rendez aux Grecs leur mot d'*harmonie*, que le besoin, sans doute, leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon, ou de quelque autre source. Qu'ils le gardent pour eux, qu'ils s'en repaissent, et vous, suivez le fil de mes raisonnements.

Je dis que l'*esprit* et l'*âme* sont étroitement unis, et forment une même substance. Mais le *jugement* est, pour ainsi dire, le chef. C'est lui qui commande au corps, sous les noms d'*esprit* et d'*intelligence*. Il habite au centre de la poitrine. C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur;

que nous lui voyons éprouver toutes les impressions du corps.

Mais quels sont les éléments de cette âme? De quelle espèce d'atomes est-elle composée? La suite va vous l'apprendre. Je dis d'abord qu'elle résulte de principes très-subtils et très-déliés. Vous en conviendrez, si vous réfléchissez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'âme se décide et agit. La Nature ne nous montre point de corps plus actifs; or, cette grande mobilité suppose des éléments arrondis et déliés, qui la forcent de céder aux plus légères impulsions. Si l'eau se meut avec facilité, si la moindre cause la met en agitation, c'est qu'elle a des atomes plus subtils et plus divisés. Au contraire, le miel est plus tardif, sa liqueur plus lente, son écoulement moins facile, parce que ses parties se lient et s'embarrassent, étant moins lisses, moins subtiles et moins arrondies. Le souffle le plus insensible dissipe en un moment un amas de graines de pavots; mais il ne

peut rien sur un monceau de pierres ou sur un faisceau de lances. La mobilité des corps est donc proportionnée à leur petitesse et au poli de leur surface; et ils ont d'autant plus de consistance, que leurs éléments sont plus grossiers et plus anguleux.

Ainsi l'âme, cette substance si mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus lisses et les plus arrondis. Vous sentirez plus d'une fois, Memmius, l'importance et l'utilité de ce principe.

Une autre expérience vous convaincra de la nature de cet invisible agent, de la finesse de son tissu, du peu d'espace qu'il occuperait, si l'on pouvait le condenser. Quand l'homme, après la retraite de l'esprit et de l'âme, jouit du repos de la mort, les membres ne perdent rien ni de leur forme, ni de leur poids. La mort, en ôtant le sentiment et la chaleur, ne touche point au reste. Ainsi cette précieuse substance que la Nature a liée à nos veines, à nos

nerfs, à nos viscères, est composée de molécules infiniment petites, puisque sa sortie ne cause aucune diminution, ni dans la surface, ni dans la masse des corps. Ainsi le vin, après avoir perdu son esprit, les parfums après avoir dissipé leur odeur, les corps savoureux épuisés de sucs, ne paraissent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids, parce que les sucs et les odeurs ne sont que les parties les plus subtiles des corps. Je le répète donc : l'esprit et l'âme sont les atomes les plus légers de la machine, puisqu'en la quittant, ils n'ôtent rien à son poids.

Ne croyez pas cependant que l'âme soit une substance simple. Les mourants exhalent un souffle léger mêlé de chaleur. La chaleur ne peut exister sans air, parce que ses parties n'étant pas étroitement liées, il est impossible qu'il ne se glisse quelques molécules d'air dans les interstices. Voilà donc déjà trois éléments de l'âme de trouvés (6).

Mais ce n'est pas encore assez pour produire le sentiment, et l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puisse créer ces mouvements de sensation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrième principe. Nous en ignorons le nom; mais rien n'égale la mobilité, la finesse et le poli de ses éléments. C'est cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation : aussitôt le mouvement se communique à la chaleur, au souffle et à l'air. Alors toute la machine est en action; alors le sang bat dans nos veines, les viscères deviennent sensibles, les os et la moelle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur.

Mais la douleur, ni aucun mal violent, ne peut pénétrer jusqu'à ce quatrième élément, sans causer dans toute la machine un désordre tel, que la vie ne trouve plus d'asile, et que l'âme décomposée se sauve

du corps par toutes les issues. Heureusement la plupart de ces chocs destructeurs bornent leur impression à la surface de nos corps; précaution de la Nature à laquelle nous devons notre conservation.

Maintenant, ô Memmius, par quel lien secret, par quel mélange intérieur ces quatre éléments peuvent-ils se combiner, et faire un tout sensible (7)? La disette de notre langue m'interdit ces détails; je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes, mêlés ensemble, se meuvent de concert, sans pouvoir jamais se séparer ni exercer leurs facultés à part, mais comme diverses puissances d'un seul et même tout; et comme dans les viscères des animaux on distingue à la fois une odeur, une couleur et une saveur propre, quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule et même substance; ainsi la chaleur, l'air et le souffle, cet agent secret, forment un même tout, conjointe-

ment avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement, et qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal. Nous n'avons point de parties plus intimes; c'est l'âme de notre âme : et de même que l'esprit et l'âme se mêlent en-secret dans nos membres, parce qu'ils sont formés d'un petit nombre d'atomes déliés, de même ce principe qui n'a pas de nom, et qui doit son existence à des corpuscules très-subtils, est caché au fond de nous-mêmes, où il est tout à la fois, je le répète, et l'âme de notre âme, et le mobile de nos corps. Le souffle, l'air et la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mélange; et bien que chacun de ces éléments puisse dominer sur les autres, ou en être dominé, leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout. S'ils agissent à part, c'en est fait du sentiment; leur séparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins ils ont chacun leurs fonctions particulières. C'est la chaleur qui allume la colère, qui fait bouillonner le sang et étinceler les yeux. Le souffle, vapeur froide, accompagne la crainte, fait frissonner et tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air, le plus tempéré des quatre principes, que nous devons cet état paisible de l'âme qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillants, colères, faciles à s'allumer. Tel est surtout le lion, quadrupède fougueux, dont les flancs sont émus et gonflés sans cesse par d'affreux rugissements, et dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'âme des cerfs, qui fait circuler rapidement dans leurs viscères un air froid, et qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré. Son âme, inaccessible aux feux de la colère et aux traits de la crainte, n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs, ni engourdie

par un froid pénétrant. Elle tient le milieu entre celles du lion cruel et du cerf timide.

Il en est de même des hommes. L'éducation, en perfectionnant quelques âmes, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la Nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de son penchant à la colère, celui-là de sa timidité, un autre de cette faiblesse qui le rend en quelques circonstances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caractères comme dans les mœurs, qui en sont la suite. Je ne puis maintenant en développer les causes secrètes, ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité; mais je crois pouvoir assurer que l'étude et la réflexion, sans faire disparaître ces traces primitives, les affaiblissent à un tel point, que rien ne nous empêche d'aspirer à l'heureux calme dont jouissent les immortels.

Notre corps est donc l'enveloppe de l'â-

me, qui, de son côté, en est la gardienne et la protectrice : ce sont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines, deux substances qu'on ne peut séparer sans les détruire. Il est impossible d'ôter à l'encens son odeur, sans détruire en même temps sa nature. Vous ne pouvez non plus arracher l'âme et l'esprit du corps, sans la dissolution des deux substances. La Nature a lié intimement leurs principes, dès le premier moment de leur formation, et les a soumis à la même destinée. Ils ne peuvent ni agir, ni sentir, sans le secours l'un de l'autre ; et c'est la réunion de leurs mouvements qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet, le corps ne naît point sans l'âme ; il ne croît point sans elle ; il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante, peuvent s'évaporer sans que l'eau elle-même se décompose pour cela. Mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'âme; leur tissu se brise et se putréfie. Exercées dès

l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux substances sont unies si intimement, que, dans le sein maternel même, elles ne peuvent se séparer sans périr. Et quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées, soutiendrez-vous que leurs natures ne le sont pas?

Ainsi, refuser le sentiment au corps pour en revêtir l'âme qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment démontrer la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'âme que nous venons d'établir? Mais après la retraite de l'âme, le corps demeure privé de sentiment. C'est qu'ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enlève encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que des ouvertures à travers lesquelles l'âme aperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens (8). Le sens pompe et ramasse les

simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatants, quand une lumière trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes par où nous regardons éprouvent des sensations pénibles? Mais, en admettant votre supposition, l'âme verra encore mieux si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne croyez pas, avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps répond un élément de l'âme, et que ce mélange alternatif soit le lien de nos organes. Car si les principes de l'âme sont plus déliés que ceux du corps et des viscères, ils sont aussi en plus petit nombre. La Nature les a semés avec économie; et tout ce que vous seriez en droit d'assurer, c'est qu'entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation, autant il y a de parties d'âme disséminées dans nos membres. En effet, nous ne sentons point la poussière qui s'attache à nos membres, ni le fard appli-

qué sur notre peau (9), ni la rosée de la nuit, ni les fils de l'araignée, ces lacs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant, ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes, ni les plumes des oiseaux, ni cette espèce de coton que produit le chardon, et qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaisse lentement à cause de son extrême légèreté, ni la marche de l'insecte qui rampe, ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron, ou des autres animalcules qui se promènent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'éléments du corps soient ébranlés, avant que les atomes de l'âme, placés à des distances si considérables, puissent sentir l'impression, se réunir, se choquer et se rejeter réciproquement.

Au reste, l'esprit est le principal soutien de la vie; notre conservation dépend plus de lui que de l'âme. En effet, l'âme ne peut rester un seul instant dans nos membres sans l'esprit et le jugement; elle

se dissipe jusqu'à la moindre particule; elle suit son guide dans les airs, et ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort. Mais l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit et le jugement; son corps pourra être mutilé, et perdre en partie son âme et ses membres; ce tronc informe respirera toujours, et conservera le sentiment : si vous ne le dépouillez pas de son âme tout entière, quelque faible portion que vous en laissiez subsister, ce sera un lien suffisant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainsi quand même les parties qui environnent l'œil seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur; pourvu que la sphère entière de l'organe ne soit pas affectée, coupez les parties voisines, et laissez la prunelle isolée, la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe, qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur et trans-

parent, la lumière s'éteint tout-à-coup, et les ténèbres lui succèdent. Telles sont les lois invariables de l'union de l'esprit et de l'âme.

Apprenez maintenant, ô Memmius, que l'esprit et l'âme naissent et meurent avec le corps (10); sujet digne de vous occuper, heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en forment qu'une seule, réunissez-les sous la même dénomination, et ce que je dirai de la mortalité de l'une, n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'âme, comme je vous l'ai enseigné, est formée de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les éléments de l'eau, des nuages et de la fumée, puisqu'elle se meut avec beaucoup plus de vitesse et de facilité, et que les simulacres des nuages et de la fumée agissent eux-mêmes sur elle; la vapeur des autels et la fumée des sacrifices que nous voyons en songe ne sont,

comme on n'en peut douter, que les simulacres de ces objets. Or, si l'onde s'échappe de toutes parts d'un vase mis en pièces, si les nuages et la fumée se dissipent dans les airs, doutez-vous que l'âme, séparée des membres, ne s'évapore de même après sa retraite, que sa substance ne périsse encore plus promptement, que ses principes ne se dissolvent en beaucoup moins de temps? Et quand le corps, qui est pour ainsi dire le vaisseau de l'âme, décomposé par une attaque mortelle, ou raréfié par la perte du sang, n'est plus capable d'arrêter sa fuite, sera-t-elle retenue par l'air, fluide moins dense et plus facile à pénétrer?

D'ailleurs, nous la voyons naître avec le corps, croître et vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit aussi l'intelligence, et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, quand l'effort

puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, et épuisé les forces, le jugement chancelle, et l'esprit s'embarrasse comme la langue. Enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'âme se décompose alors, et se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons comme le corps naître, s'accroître, et succomber à la fatigue des ans?

Ajoutez que l'esprit étant tourmenté par les soucis, la tristesse et l'effroi, comme le corps par la douleur et la maladie, doit, comme lui, participer à la mort.

Ne voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence et le délire s'emparer de l'âme? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et éternel. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les traits de ses parents en larmes qui entourent son lit, et

s'efforcent de réveiller en lui le sentiment. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'âme, doutez-vous qu'elle ne soit aussi sujette à la dissolution? Une expérience trop souvent répétée, ne vous a-t-elle pas appris que *la douleur et la maladie sont les deux ministres de la mort?*

Enfin, lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de l'homme, et a fait couler son feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesants, sa démarche incertaine, ses pas chancelants, sa langue embarrassée, son âme noyée, ses yeux flottants? Pourquoi ces clameurs, ces hoquets impurs, ces querelles et ces disputes, enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite? que signifient-ils? sinon que la force du vin attaque l'âme elle-même au fond de nos corps. Or, toute substance qui peut être troublée et altérée, sera nécessairement détruite et privée de l'immortalité, si l'on suppose une cause plus forte à l'action de laquelle elle soit exposée.

Mais voici un autre spectacle : c'est un malheureux attaqué d'un mal subit, qui tombe tout-à-coup à vos pieds, comme frappé de la foudre, dont la bouche écume, dont la poitrine gémit, dont les membres palpitent. C'est un frénétique qui se roidit, qui se débat, qui se met hors d'haleine, tant il se tourmente, s'épuise et s'agite en tout sens : c'est que la violence du mal répandue dans les membres pénètre jusqu'à l'âme, et la trouble, comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumants de la mer. Ces gémissements qui vous attendrissent, c'est la douleur qui les arrache ; c'est que tous les éléments de la voix, chassés à la fois, se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert, et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'âme, qui, séparés par la violence du mal, exercent en désordre leurs facultés. Mais quand les humeurs qui causaient la maladie ont repris un autre cours, quand le noir

Or, puisqu'on n'aperçoit rien de semblable, il faut, comme nous l'avons déjà dit, que l'âme, arrachée à elle-même, se dissipe au dehors, c'est-à-dire qu'elle périsse. Mais en vous accordant même votre fausse supposition, qu'elle rapproche ses parties quand on meurt par degrés, sa mortalité n'en serait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant, ou qu'elle s'étouffe en masse, puisque nous voyons le sentiment s'éteindre, et la vie se perdre par degrés?

D'ailleurs, l'âme étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, ainsi que les oreilles, les yeux et les autres sens, nos guides et nos maîtres; puisque la main, l'œil et le nez séparés du corps ne peuvent ni sentir, ni exister, mais deviennent en peu de temps la proie de la corruption; l'âme ne peut vivre non plus sans le corps qui en est le vaisseau, et même quelque chose de plus intime, puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

Enfin le corps et l'âme ne doivent qu'à leur union leur existence et leur conservation. L'âme séparée du corps est incapable de produire toute seule les mouvements de la vie; et le corps privé de son âme ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil arraché de son orbite et séparé du corps ne voit plus les objets : de même l'esprit et l'âme ne peuvent rien par eux-mêmes; c'est que leurs éléments disséminés parmi les veines, les viscères, les nerfs et les os, et retenus par le corps entier, ne peuvent s'écarter à de grandes distances; et cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvements de la vie qui ne peuvent plus avoir lieu, lorsque après la retraite de l'âme ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet, l'air pourrait devenir un corps animé, si l'âme y était aussi à l'étroit, et la sphère de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répète donc: après la dissolution de l'enveloppe corpo-

[illegible] se sembla-
[illegible] m'a dit,
[illegible] se dis-
[illegible] elle perisse.
[illegible] parties
[illegible] mortalité
[illegible] impossible
[illegible] nous
[illegible] et la vie

[illegible] de la
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Enfin le corps et l'âme ne doivent qu'à leur union leur existence et leur conservation. L'âme séparée du corps est incapable de produire toute seule les mouvements de la vie; et le corps privé de son âme ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil arraché de son orbite et séparé du corps ne voit plus les objets : de même l'esprit et l'âme ne peuvent rien par eux-mêmes; c'est que leurs éléments disséminés parmi les veines, les viscères, les nerfs et les os, et retenus par le corps entier, ne peuvent s'écarter à de grandes distances; et cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvements de la vie qui ne peuvent plus avoir lieu, lorsque après la retraite de l'âme ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet, l'air pourrait devenir un corps animé, si l'âme y était aussi à l'étroit, et la sphère de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répète donc: après la dissolution de l'enveloppe corpo-

s'en irait avec joie. Elle sortirait du corps comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois.

Enfin pourquoi la sensibilité et le raisonnement ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds ou les mains? pourquoi sont-ils affectés à un seul endroit, à une région fixe? sinon parce que la Nature a assigné à l'une et à l'autre un lieu particulier pour y naître et s'y conserver : c'est ainsi qu'elle en a usé en une infinité de diverses manières, pour tous les membres du corps, entre lesquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût interverti. Tel est l'enchaînement invariable des effets et des causes. Ainsi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Mais si l'âme est immortelle de sa nature; si, dégagée du corps, elle a la faculté de sentir, il faut, ce me semble, que vous lui donniez cinq organes. Il est impossible de vous la représenter sur les rives de l'Achéron sans la douer de sens, comme ont

fait les peintres et les poètes anciens. Mais l'âme ne peut, sans corps, avoir des yeux, un nez, des mains, comme la langue et les oreilles ne peuvent, sans âme, ni sentir ni exister.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le sentiment de la vie est répandu dans toute la machine, que toutes les parties en sont animées, un coup prompt et violent, en séparant le tronc par le milieu, diviserait sans doute l'âme elle-même, et la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés. Or, toute substance divisible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit qu'au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que souvent la partie coupée palpite sur le sable, avant que l'âme soit avertie de cette perte par la douleur; soit que la promptitude du mal en dérobe le sentiment, soit que l'âme, livrée tout entière à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reste de

corps qu'à porter ou à parer les coups. Un autre ne sait pas que son bouclier et son bras gauche perdus au milieu des coursiers, ont été broyés par les roues, et emportés par les faux. Celui-ci en pressant l'ennemi, et en escaladant les murs, ignore que sa main droite est détachée de son bras. Celui-là cherche à s'appuyer sur la cuisse qu'il n'a plus, tandis qu'à ses côtés son pied mourant remue encore les doigts sur le sable. Enfin lorsque la tête est séparée du corps, le tronc conserve la chaleur et la vie, le visage demeure animé, et les yeux ouverts, jusqu'à ce que les restes de l'âme se soient dissipés dans les airs.

Coupez en plusieurs tronçons la queue de cet énorme serpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie séparée se tordre et distiller sur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuse de sa blessure, s'attaque elle-même par-derrière avec ses propres dents. Dirons-nous que chaque tronçon a une âme en-

tière? C'est en donner plusieurs à un seul animal. Il n'y en avait donc qu'une qui a été divisée avec le corps. Ainsi ils sont tous les deux mortels, puisqu'ils sont tous les deux divisibles.

Mais si l'âme est immortelle, si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? Si ses facultés sont si fort altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir des événements précédents, cet état diffère, ce me semble, bien peu de celui de la mort. Avouez donc que les âmes d'autrefois sont mortes, et que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation (11).

D'ailleurs, si l'âme s'insinuait en nous, lorsque après la formation du corps nous mettons, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie, la verrions-nous croître avec les membres dans le sang même? Ne

devrait-elle pas, comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, vivre pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime? Répétons-le donc sans cesse : les âmes ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des lois du trépas.

Est-il croyable en effet qu'une substance étrangère eût pu se lier aussi intimement que nous le voyons, à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viscères et nos os, et communiquer du sentiment aux dents même, qui, outre leurs maladies propres, sont encore blessées, et par l'impression de l'eau glacée, et par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux aliments qu'elles triturent? Ajoutez qu'étant aussi étroitement unie à la machine, l'âme ne peut, sans une dissolution totale, se dégager des nerfs, des os, des articulations.

Faire de l'âme un fluide étranger qui coule dans nos membres, et qui les pénètre, c'est multiplier et accélérer les causes

de sa destruction. Car la fluidité est un état de dissolution, un état de mort. Il faut qu'alors l'âme se distribue dans tous les conduits de la machine. Or, si les aliments, en se filtrant dans nos membres, perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance, l'âme aussi, quoique entière à son entrée dans le corps qui vient d'être formé, doit se décomposer en y circulant, et ses parties éparses dans tous les canaux de la machine doivent former une nouvelle âme, une nouvelle reine de nos corps produite par la première qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'âme a donc eu le jour de sa naissance, et elle aura celui de sa mort.

Reste-t-il, ou non, après la mort, quelques molécules de l'âme dans les membres? S'il en reste, vous ne pouvez la regarder comme immortelle, puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de partie : Si au contraire elle ne souffre aucune perte, si le corps lui restitue fidèlement tous ses

éléments, pourquoi la putréfaction des viscères donne-t-elle le jour à un peuple de vermisseaux (12)? D'où vient ce flux continuel d'insectes privés d'os et de sang, qui s'agitent au milieu des chairs gonflées?

Si vous regardez les âmes de ces animalcules comme autant de substances étrangères qui se sont jointes à leurs corps; si l'arrivée subite de tant d'âmes, après le départ d'une seule, n'est pas pour vous un sujet de réflexions, vous ne pouvez cependant vous dispenser de répondre à une question : chacune de ces âmes choisit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y construire sa demeure? ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison, elles qui, sans organes, volent à l'abri des maladies, du froid, de la faim, de tous les maux qui sont le partage du corps, et que l'âme ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se cons-

truire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir. Ne dites donc pas que l'âme se construit elle-même un corps et des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans les membres tout formés ; ou expliquez cette liaison intime, cet accord parfait entre les deux substances.

Enfin pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espèce ? Pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite et la timidité l'est aux cerfs ? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous ? sinon parce que l'esprit ayant, comme le corps, son germe et ses éléments particuliers, les qualités de l'âme croissent et se développent par degrés en même temps que la machine. Si elle était immortelle, si elle passait d'un corps dans un autre, les mœurs des animaux seraient mélangées : on verrait souvent le chien d'Hyrcanie fuir la rencontre du cerf, le vorace

épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe, les hommes perdre la raison, et les bêtes féroces acquérir la sagesse.

En vain, pour résoudre ces difficultés, soutient-on que l'âme, sans cesser d'être immortelle, change de nature en changeant de corps : tout être sujet au changement est soumis à la dissolution, et ne peut manquer de périr par la transposition et le désordre de ses parties; l'âme doit donc se dissoudre dans les membres, et mourir tout entière avec le corps. Si vous dites que les âmes humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je vous demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables; pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le poulain de la jument les qualités du coursier belliqueux, sinon parce que l'âme a son germe propre qui se développe en même temps que le corps. Vous direz donc pour dernière ressource qu'elle rajeunit dans les enfants? Mais c'est avouer sa mortalité. Elle ne peut

subir un changement si considérable, sans perdre la vie et le sentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps, atteindre en même temps que lui à sa perfection, si l'instant de leur naissance n'a pas été le même? Pourquoi dans la vieillesse se hâte-t-elle d'abandonner ses membres? Craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié? A-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle? Mais quel risque court une substance immortelle?

Enfin il est ridicule de s'imaginer que les âmes se rendent au moment précis de l'accouplement et de la naissance des animaux, qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et se disputent l'avantage d'être introduite la première, à moins que, pour prévenir la discorde, elles ne conviennent entre elles de céder la place à la plus diligente.

Voyez-vous des arbres dans l'air, des nuages dans l'Océan, des poissons dans les plaines, du sang dans le bois, des sucs dans les cailloux? non sans doute. Chaque être a son lieu marqué pour exister et pour croître. L'âme ne peut non plus naître isolée, ni vivre indépendante du sang et des nerfs. Si elle avait ce privilége, elle pourrait, à plus forte raison, se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puisque enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vaisseau. Or, si nous sommes sûrs que l'esprit et l'âme ont dans le corps un siége marqué pour leur existence et leur accroissement, ne sommes-nous pas bien plus autorisés à nier qu'ils puissent naître et subsister sans lui? Ainsi quand la machine périt, il faut que l'âme elle-même soit décomposée.

Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions? Qu'y

a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, et l'autre indestructible, que vous prétendez allier, pour leur faire supporter conjointement mille accidents funestes?

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matière, dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature, ou parce qu'il ne donne pas de prise au choc, comme le vide, cet espace impalpable, dans lequel se perd toute action destructive, ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après sa dissolution, comme le grand tout, hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or l'âme n'est pas immortelle en tant que solide, puisque je vous ai enseigné qu'il y a du vide dans la Nature; elle ne l'est pas non plus comme vide; il n'y a que

trop de corps dans cet Univers infini, dont l'irruption soudaine ébranle son être, et l'expose au danger de périr. Enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

En vain fonderiez-vous son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction, ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle, ou parce qu'elles sont repoussées de quelque manière que ce soit avant que nous sentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car, sans compter les maladies du corps, dont l'âme ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine et la tourmente par des alarmes et des soucis continuels : le souvenir de ses crimes passés est un serpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'âme, la perte de la mémoire, et le sommeil lugubre de la léthargie.

Qu'est-ce donc que la mort, et que nous importe ses terreurs, si l'âme doit périr avec le corps? Étions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'Empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre, lorsque le genre humain attendit en suspens sur la terre et l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête. Eh bien! quand nous aurons cessé de vivre, quand la mort aura séparé les deux substances dont l'union forme notre être, nous serons de même à l'abri des événements, ou plutôt nous ne serons plus, et les débris mêlés du ciel, de la terre et de la mer ne pourront réveiller en nous le sentiment.

Mais quand même l'esprit et l'âme, après leur retraite, auraient encore des sensations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne sommes que le résultat de l'union intime du corps et de l'esprit?

et quand même, après le trépas, le temps viendrait à bout de rassembler toute la matière de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre et la situation qu'elle a présentement, et de nous rendre une seconde fois le flambeau de la vie (13), cette renaissance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre existence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiète maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le temps fera des débris de son cadavre? En effet, en considérant le nombre infini des siècles passés, et l'étonnante variété des mouvements de la matière, on concevra aisément que les atomes se sont trouvés plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui; mais il est impossible que la mémoire nous en instruise, parce que pendant la longue pause de notre vie, les principes de nos âmes se sont égarés dans des mouvements tout-à-fait étrangers à la sensibilité.

On n'a rien à craindre du malheur, si

l'on n'existe dans le temps où il pourrait se faire sentir. Mais puisque la mort, en faisant disparaître l'homme, sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, qu'a-t-il à redouter? Est-on malheureux quand on n'existe pas? Et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né?

Ainsi, quand vous entendez un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces, soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi, qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes mal développées dont son cœur est le jouet. A l'entendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment; mais il ne tient pas sa parole. Il ne peut se faire mourir tout entier, et sans le savoir, il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente pendant la vie, que son cadavre sera dé-

chiré par les monstres et les oiseaux carnassiers, il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même, il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé, il croit que c'est encore lui, et, debout à ses côtés, il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laissera pas subsister un autre lui-même, un être vivant pour gémir de sa mort, pour pleurer debout sur son cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, et consumé par la douleur. Car si une des horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes, d'être étouffé par le miel ou transi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écrasé sous le poids de la terre par les pieds des passants.

Mais, dites-vous, cette famille dont je faisais le bonheur, cette épouse vertueuse, ces chers enfants qui volaient au-devant de

moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure et secrète, une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile; ô malheureux, malheureux que je suis, un seul jour, un instant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie. Sans doute; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines et d'alarmes ne se délivrerait-on pas? L'assoupissement de la mort a fermé vos paupières : vous voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur; et nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous versons sur vos cendres des flots de larmes, et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur. Insensés! pourquoi nous dessécher dans le deuil et dans les pleurs? Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction!

O mes amis, livrons-nous à la joie, le

plaisir est fugitif! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir : c'est ainsi que, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres désirs ?

Quand le corps et l'âme reposent dans les bras du sommeil, on ne s'inquiète ni de soi, ni de la vie. Et bien que cet état de calme puisse durer éternellement, il n'est jamais troublé par le regret de notre existence. Néanmoins les mouvements de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil, que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés; elle cause plus de désordre et de confusion dans les principes, et interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois senti son froid repos.

Si la Nature élevait tout-à-coup la voix,

et nous faisait entendre ces reproches :
« Mortel, pourquoi te désespérer ainsi im-
» modérément ? pourquoi gémir et pleurer
» aux approches de la mort ? Si tu as passé
» jusqu'ici des jours agréables, si ton âme
» n'a pas été un vase sans fond où se soient
» perdus les plaisirs et le bonheur, que ne
» sors-tu de la vie comme un convive ras-
» sasié, comme un voyageur qui touche au
» port ? Si, au contraire, tu as laissé échap-
» per tous les biens qui se sont offerts, si
» la vie ne t'offre plus que des dégoûts,
» pourquoi voudrais-tu multiplier des jours
» qui doivent s'écouler avec le même désa-
» grément, et s'évanouir à jamais sans te
» procurer aucun plaisir ? Que ne cherches-
» tu dans la fin de ta vie un terme à tes
» peines ? Car enfin, quelques efforts que
» je fasse, je ne peux rien inventer de nou-
» veau qui te plaise ; je n'ai toujours à t'of-
» frir que le même enchaînement. Ton
» corps n'est pas encore usé par la vieil-
» lesse, ni tes membres flétris par les ans ;

» mais attends-toi à voir toujours la même
» suite d'objets, quand même ta vie triom-
» pherait d'un grand nombre de siècles, et
» bien plus encore, si jamais elle ne doit
» finir. »

Eh bien! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le procès qu'elle nous intente est juste? Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère, qui se lamente au bord de la tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante: « Insensé! va pleurer loin d'ici, et » ne m'importune plus de tes plaintes? » Et à ce vieillard accablé d'années qui ose encore murmurer : « Homme insatiable! » tu as parcouru la carrière des plaisirs, et » tu t'y traînes encore? Moins riche de ce » que tu as, que pauvre de ce que tu n'a » pas, tu as toujours vécu sans plaisir; tu » n'as vécu qu'à demi : et la mort vient te » surprendre avant que ton avidité soit as- » souvie. L'heure est venue; renonce à mes

»présens, ils ne sont plus de ton âge ; »laisse jouir les autres, et fais le sacrifi- »ce de bon gré, puisqu'il est indispensa- »ble. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes? n'est-ce pas une loi de la Nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres? Rien ne tombe dans l'abîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tarderont pas à te suivre : les êtres actuellement existants disparaîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la Nature, et nous n'avons que l'usufruit de la vie sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance? C'est un miroir où la Nature nous montre les temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de

si effrayant? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce Tantale glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui menace ruine, c'est l'homme livré à la superstition, qui redoute le vain courroux des dieux dans tous les événements qu'amène le hasard.

Il n'est pas vrai que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des oiseaux. Trouveraient-ils, pendant l'éternité, de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpents? Pourrait-il d'ailleurs suffire à une douleur éternelle, et fournir d'éternels aliments à la voracité de ses bourreaux? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions.

Le vrai Sisyphe est celui qui s'obstine à

demander au peuple les haches et les faisceaux, et qui se retire toujours avec des refus, et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien, et qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe aussitôt, et roule précipitamment dans la plaine.

Repaître à chaque instant la faim de son âme, la combler de biens, sans jamais la rassasier, voir le retour des saisons, en cueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs, et n'être pas content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes princesses qui fournissent sans cesse de l'eau à un vase sans fond, sans pouvoir jamais le combler?

Ce Cerbère, ces Furies, ce Tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent point, et ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie, par

la crainte des peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots, la cime du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même en fait la fonction; elle déchire le cœur de ses fouets, elle le perce de ses aiguillons. Joignez à ces tourments l'incertitude de l'état futur. On ne sait quel doit être le terme des maux qu'on endure : on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi, la vie présente est l'enfer des insensés.

Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire: Ancus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abîme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses

pieds, il est mort lui-même, et son âme a quitté ses membres défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossements à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des muses, et Homère, leur souverain, qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot, Épicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui plana bien au-dessus de la sphère commune, et qui éclipsa les plus brillants génies comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes; toi qui toujours

sirs, en se succédant, entretiennent dans l'âme la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas au reste que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en serez pas moins de temps victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles, il vous restera toujours une mort éternelle à attendre ; et celui que la terre vient de recevoir, ne sera pas moins long-temps mort que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

NOTES.

LIVRE PREMIER.

(1) Page 1.

On a beaucoup raisonné sur cette invocation de Lucrèce. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit, ce sont ses termes; il ajoute que tous les poètes invoquant la divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrèce devait invoquer Vénus comme la divinité des poètes physiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrèce rend malgré lui à la Divinité. Ils ne méritent pas d'être réfutés.

Vénus était la déesse de la génération, Mars le dieu de la destruction; et tout devient clair au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque. *Ex Venere verò et Marte harmoniam natam fabulantur; quorum alter sævus et contentiosus, altera verò mitis et fœcunda.*

En général, il faut distinguer dans Lucrèce un double caractère, celui de poète et celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe,

exotérique qu'ils débitaient au peuple, l'autre secrète, interne, ésotérique qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers, de même Lucrèce, comme poète, paraît quelquefois adopter les idées théologiques de son temps ; tandis que comme philosophe épicurien, il s'arme contre elles, et les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poëme deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe il se montre dans tout son poëme l'ennemi déclaré de la Providence ; et comme poète, il paraît la reconnaître dans le Ve livre (tome II, page 155).

En un mot, Lucrèce, par Vénus et Mars, ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer et de détruire, personnifiées par la mythologie.

(2) Page 4.

Lucrèce parle ici des *intermondes*, où Épicure avait relégué les dieux. La raison qu'en apportent Cicéron et Sénèque, était la crainte que les dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future. Mais ils n'ont pas vu que dans les principes d'Épicure, les dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces intermondes, puisque c'était particulièrement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre que devaient se porter les débris de l'Univers.

Le but d'Épicure était donc de dépouiller les dieux du gouvernement de notre monde, en les plaçant hors de la sphère des événements humains.

(3) Page 4.

Il y avait des philosophes qui soutenaient que Dieu était susceptible des passions de faveur et de bienveillance; mais ils niaient tous qu'il fût accessible à la colère. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes quelles qu'elles fussent. « Les dieux, dit Sénèque, ne peuvent ni faire ni recevoir aucune injure; car ce sont deux choses essentiellement liées que d'offenser et d'être offensé. La nature suprême et admirable des dieux, en les élevant au-dessus du danger, n'a pas voulu qu'ils fussent dangereux eux-mêmes. » C'était de ce dogme universellement reçu que partaient tous les philosophes pour nier les peines d'une autre vie, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Ce principe et cette conséquence ont extrêmement embarrassé les premiers défenseurs de la religion chrétienne; ce qui prouve que ce n'était pas un principe obscur de spéculation, mais qu'il était au contraire universellement reçu et adopté. Lactance, pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la colère de Dieu*. « Car j'ai observé,

dit-il, qu'un grand nombre de personnes pensent que Dieu n'est pas capable de colère, surpris en ce point par les faux arguments des philosophes.»

(4) Page 5.

Épicure n'entendait par ce mot *monde*, que la collection des corps qui composent notre système, tels que la terre, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, qu'il désigne quelquefois par cette expression générique, la *collection des corps qui nous environnent*. Mais il croyait qu'au-delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systèmes de la même nature ; et c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes d'*Univers*, de *grand tout*. Au contraire, les philosophes qui croyaient, comme les pythagoriciens, les platoniciens, les aristotéliciens, qu'il n'y avait rien autre chose dans la Nature que notre seul monde, confondaient ce terme avec celui d'Univers. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel et indestructible, à cause du principe, *ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*. En conséquence de ce même principe, Épicure n'attribuait l'éternité et l'indestructibilité qu'à l'Univers, à la somme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissait et se détruisait.

(5) Page 8.

Pour peu qu'on soit initié dans la philosophie des anciens, on voit clairement que, selon leurs principes, ce ne pouvait être ni les corps ni les esprits qui descendissent dans les enfers. Le corps, consumé par la flamme ou décomposé par la putréfaction, était rendu à ses principes élémentaires. L'âme, suivant les uns, mourait avec le corps, se corrompait comme lui, et servait à former d'autres âmes, comme le corps à former d'autres corps; suivant les autres, elle allait se rejoindre à l'âme universelle dont elle tirait son origine, après avoir préalablement passé par un certain nombre de corps d'animaux plus ou moins considérable, selon certaines lois que je n'examine pas. Ce ne pouvait donc être ni les âmes ni les corps qui habitassent les enfers. Mais qu'entendaient les anciens par ces *simulacres* légers qui n'étaient ni corps ni esprit? Il me paraît assez probable qu'ils n'entendaient par ces *simulacres*, que cette espèce de membrane, de pellicule déliée que les pythagoriciens et les platoniciens donnaient pour enveloppe à l'âme, et qu'ils appelaient du nom de *véhicule*. Si les anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme le pensent la plupart des savants, il semble au moins qu'ils l'ont crue composée d'é-

léments si subtils, que de là à l'immatérialité il n'y a qu'un bien petit intervalle à franchir. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée et aussi délicate pût immédiatement agir sur le corps et recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espèce de substance mitoyenne qui fût en quelque façon un mélange de corps et d'esprit, ou au moins un point de contact commun, à la faveur duquel l'action et la réaction pût avoir lieu entre ces deux substances qu'ils paraissaient regarder comme étrangères l'une à l'autre par leur nature. C'était cette espèce d'épiderme, moitié corps et moitié âme, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

(6) Page 10.

On regarde communément cet axiome, *ex nihilo nihil*, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron; celle d'Aristote, qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe; enfin, celle de Burnet. On ajoute que saint Jérôme regardait comme synonymes les mots *creare, condere, formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quel-

que chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrèce se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu? D'ailleurs, que veut dire Sénèque, lorsqu'il met en problème si Dieu a fait lui-même la matière ou s'il a travaillé sur une matière préexistante?

(7) Page 14.

Aussitôt que les hommes commencèrent à s'adonner à la physique, ils divisèrent le monde en deux parties, le *ciel* et la *terre*. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne lèvent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la Nature, que pour s'en regarder comme le centre. Tant il est vrai que l'orgueil et la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres, le globe en *terre ferme* et en *mer*, le ciel en *air* et en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupèdes, les reptiles; les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espèce, on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, et avoir aussi ses animaux. Et comme les astres avaient, avec les ani-

maux que nous connaissons, un point de conformité, savoir, la faculté de se mouvoir et de changer de place, on ne douta pas que ce ne fussent là les habitants que la Nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux sous lesquels sont représentés les signes du zodiaque. De là un nouveau monde que la mythologie alla remplir de ses fables.

Ces astres, qui bientôt furent adorés comme autant de divinités, avaient besoin, pour vivre, d'aliments analogues à leur nature. On supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe vers les régions supérieures, et que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en-haut n'est qu'une émanation, et, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette espèce d'échange aussi ancien que le monde, qui avait donné à Empédocle la première idée de son système.

(8) Page 16.

Quoique Lucrèce n'ait pas employé une seule fois dans son poëme le mot d'*atome*, j'ai cru devoir m'en servir, 1° pour éviter les périphrases, et parce que c'est un mot consacré dans notre langue; 1° parce qu'Épicure non-seulement a employé ce

terme pour désigner les principes de la matière, mais a été le premier qui l'ait introduit dans la philosophie corpusculaire. Démocrite avait appelé les éléments *plena*, parce qu'ils ne sont mêlés d'aucun vide; Métrodore de Scio les avait nommés *indivisibilia*, parce qu'ils se refusent à toute division. *Mais Épicure, fils de Néoclès* (dit Théodoret), *donna le nom d'atomes aux corpuscules que ces philosophes avaient désignés sous les noms de* pleins *et* d'indivisibles.

(9) Page 20.

L'espace peut être considéré, ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps. Dans le premier cas, il s'appelle *vide;* dans le second, *lieu;* dans le troisième, *région*. Cette définition, qui est nécessaire pour l'intelligence de la fameuse question du vide, nous est fournie par Sextus Empericus.

En général, la question du vide présente deux faces. On demande d'abord si au-delà de l'Univers il y a du vide; on demande, en second lieu, si dans l'Univers même il y a de petits interstices vides disséminés dans tous les corps. Sur la première question point de dispute. Ceux qui regardaient l'Univers comme un tout limité, étaient obligés de reconnaître au-delà de ses bornes un

espace qui ne fût occupé par rien. Ceux, au contraire, qui lui refusaient des limites, ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vide disséminé dans les corps qui souffrît de la difficulté; mais cette contestation tient si peu au vrai système de la Nature, que parmi les atomistes même on soutenait le pour et le contre. Ajoutez que cette dispute, aussi ancienne que la philosophie, ne peut jamais être résolue. Elle ne donne point assez de prise à l'esprit; elle le conduit dans une région d'hypothèses, où la raison, dénuée de faits, ne trouve aucun point d'appui. Elle l'égare dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur, de l'élasticité et du mouvement, et elle l'éloigne toujours de plus en plus de sa route, en le faisant remonter à la cause de ses propriétés, au lieu d'en envisager les effets. On est revenu aujourd'hui de ces vaines subtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la Nature d'un autre côté. On ne doute plus que le philosophe ne puisse, entre le plein et le vide, marcher aux plus grandes découvertes, et reculer les limites de l'esprit humain, sans l'avoir auparavant éclairé sur ces spéculations inutiles.

(10) Page 25.

On a inféré de ce passage de Lucrèce qui place la matière et le vide sur la même ligne, qu'il les regarde l'un et l'autre comme deux principes réels, concourant également à la formation et à l'entretien du grand tout. Plutarque et d'autres anciens avaient déjà fait le même reproche à Épicure. La grande raison sur laquelle on se fondait, était que Leucippe, Démocrite et Métrodore de Scio avaient aussi fait intervenir dans la composition de l'Univers le vide comme un agent actif et positif. Quand cela serait (ce que nie Gassendi), aurait-on droit d'imputer la même opinion à Épicure, lui qui s'est éloigné dans plusieurs points essentiels de la doctrine de ses prédécesseurs, qui a dépouillé les atomes de la sensibilité que leur attribuait Démocrite, qui a appuyé leur solidité sur une tout autre base que celle que leur donnait Leucippe, et qui enfin se piquait de ne suivre d'autre maître que son génie? Peut-on concevoir qu'Épicure, cet ennemi déclaré des êtres abstraits, qui avait ôté au temps sa réalité, qui avait banni de la philosophie les nombres de Pythagore, les idées de Platon, et les formes d'Aristote, eût réalisé le vide jusqu'à en faire un des principes de l'Univers?

(11) Page 27.

Cet être métaphysique, qui est, pour ainsi dire, aux modifiations de la matière, ce que l'espace est à la matière même, cette ligne idéale que la faiblesse de notre imagination suppose parallèle aux événements; cet être sans consistance et sans réalité où s'abîme l'esprit humain avide de ce qu'il ne conçoit pas; ce fantôme, en un mot, qui n'étant rien par lui-même, devient par les diverses manières de l'envisager, ou l'éternité, ou un instant fugitif, *le temps* a été la première divinité de la théologie païenne, à cause du caractère d'infinité qu'il semble porter avec lui. Saturne, le ciel et le temps étaient un seul et même dieu, un vieillard terrible, sous la faux duquel tombaient l'aigle et le moucheron, les palais et les cabanes. La philosophie ancienne, qui a plus emprunté qu'on ne croit de la théologie, avait puisé dans ces fables les notions du temps. Platon le regarde comme une image de l'éternité, créé au même instant que le ciel; selon d'autres, c'est la sphère, le ciel même. Le temps fut donc réalisé. On lui donna un corps et des parties, qui étaient le passé, le présent et l'avenir. On le regarda comme un être distinct, mais dépendant du monde, qui avait été créé en même temps que lui, et qui finirait avec

lui. Et de même que certains philosophes prétendaient que Dieu, pour créer un nouveau monde, serait obligé de créer un nouvel espace, on soutint aussi qu'après la destruction de l'Univers un nouveau temps serait reproduit pour présider au nouveau monde qui remplacerait le premier. C'est contre cette opinion extravagante que s'arme ici Lucrèce, persuadé que l'espace et le temps, ces deux infinis imaginaires, ont été pour les hommes la source des plus grandes erreurs.

(12) Page 30.

Non-seulement des atomes parfaitement solides, tels que les suppose Épicure, ne pourraient être divisés, ni brisés, ni décomposés, ni simplement endommagés, mais ils ne pourraient pas même se comprimer et se restituer. Car c'est un principe de physique, que l'élasticité n'existe pas plus dans des corps parfaitement solides que dans des corps parfaitement mous. Épicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement, puisqu'il est impossible que le mouvement se propage d'un corps à un autre, sans passer par les atomes élémentaires. Je ne sais comment ce philosophe se serait tiré de cette objection qui me paraît insoluble. Au reste, ceux qui soutenaient la matière divisible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la

communication du mouvement, puisqu'ils étaient obligés de faire passer l'impulsion donnée par un nombre de molécules infini, non pas seulement *virtualiter*, comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

(13) Page 34.

Il est clair que Lucrèce ne parle pas ici d'un corps, d'un agrégat, d'un composé d'atomes. Il ne peut parler que de l'atome; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Épicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées. L'extrémité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont le poète développe la théorie dans le quatrième chant, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps; et puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atomes, comme il le dit, livre II.

(14) Page 36.

Héraclite, disciple d'Hyppase, qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carrière par l'exercice de la première magistrature d'Éphèse, sa patrie. Mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa, à plus forte raison, les invi-

tations de Darius qui l'appelait à sa cour, bien éloigné de vouloir servir, lui qui dédaignait de commander. Il préféra d'habiter le creux d'un rocher et de vivre de légumes; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropisie, qui le ramena dans sa patrie, où il mourut âgé de soixante ans, après avoir inutilement tenté de se guérir en se faisant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré sur les maux que les vices causent aux hommes. Sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la chose en plaisanterie. Le langage obscur qu'il affectait dans ses ouvrages, et que Lucrèce lui reproche ici, lui fit donner le surnom de *ténébreux*. L'axiome fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout, principe des âmes qui ne sont que des particules ignées; principe des corps, dont les éléments sont des molécules de feu simples, éternelles, inaltérables et indivisibles. Ces atomes ignés ont formé l'air, en se condensant; un air plus dense a produit l'eau une eau plus resserrée a formé la terre. L'âme n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur est de se noyer, parce qu'alors l'âme s'éteignant dans l'eau l'on meurt tout entier. Voilà probablement pourquoi dans Homère, Achille, ce héros qui affrontait la mort

sur terre, tremblait en combattant sur l'eau.

Cette erreur n'a pas été ignorée même dans le christianisme. Synésius, évêque de Ptolémaïde au quatrième siècle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Libye. « Cette frayeur, disait-il, était surtout causée par les vives impressions que j'avais reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noient, meurent tout entiers. »

Héraclite eut quelques disciples. Platon, jeune alors, étudia la philosophie sous ses yeux. On dit qu'Hippocrate et Zénon élevèrent aussi leurs systèmes aux dépens du sien. En effet, le système d'Héraclite était celui des stoïciens. *Vos stoïciens*, dit Cicéron, *qui rapportent tout à un esprit igné, suivent la doctrine d'Héraclite.* Voilà probablement pourquoi Lucrèce traite si mal ce philosophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite et ceux des anciens Perses, qui, selon la doctrine de Zoroastre, regardaient tellement le feu comme la source de tous les êtres, qu'ils en firent une divinité nommée *Oromaze*, donnant le nom d'*Arimane* aux ténèbres qui lui sont opposées.

(15) Page 40.

Presque tous les anciens philosophes reconnais-

saient les éléments vulgaires pour principes du grand tout ; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un seul, dont la condensation et la raréfaction formaient les trois autres, et la combinaison de l'Univers entier. Ainsi Héraclite, comme nous venons de le voir, donnait à la Nature pour base le feu, Anaximène l'air, Thalès l'eau, Phérécyde la terre. D'autres en voulaient deux, par la condensation et la raréfaction desquels ils prétendaient expliquer la formation du monde. Ainsi Xénophane mêlait la terre avec l'eau, Parménide le feu avec la terre, Ænopide de Scio le feu avec l'air, Hippon de Rhège le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fissent intervenir trois de ces éléments dans la composition de l'Univers. On ne cite qu'Onomacrite, qui admettait pour principes le feu, l'eau et la terre combinés ensemble. Les autres, sous la conduite d'Empédocle, ne reconnaissaient pas d'autres éléments que les éléments vulgaires. Cependant, quoique ce philosophe admît les quatre éléments, il prétendait que ces éléments étaient composés eux-mêmes d'atomes ou de corpuscules, comme on le prouve par des passages de Stobée et de Plutarque.

(16) Page 47.

Les vingt-quatre lettres de l'alphabet, en vertu de leur seul arrangement, varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jeter dans les diverses productions de la Nature les éléments de la matière, qui, outre l'arrangement, ont encore bien d'autres circonstances dont les éléments des mots sont privés? Ces circonstances sont celles dont il parle si souvent dans le cours de son ouvrage.

(17) Page 47.

Anaxagore, né à Clazomène d'une famille riche et noble, fut disciple d'Anaximène. La passion de l'étude éteint communément le désir d'amasser. Elle conduisit plus loin Anaxagore; elle lui fit abandonner tous ses biens à ses parents, pour se livrer sans entraves à la contemplation de la Nature. Il eut pour disciples deux hommes célèbres dans des genres différents, Périclès et Euripide, auxquels on joint aussi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hasarda l'idée brillante et féconde d'une lune habitée. Il ne raisonna pas si juste au sujet du soleil, qu'il regardait comme une masse de feu de la grandeur du Péloponnèse. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir senti que tous les

corps doivent être formés de principes hétérogènes ; mais par ses *Homœomeries* il avait ôté à cette idée une partie de son étendue. Ce fut lui qui, au rapport d'Aristote, fit le premier présider une intelligence à l'arrangement de l'Univers. Mais il ne fallait pas reconnaître une matière préexistante sur laquelle cette intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la Divinité dans le système de l'Univers, se mêla de prédire, si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chute, et d'autres histoires pareilles sont vraies : mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce même philosophe, à qui ses idées théologiques avaient valu le surnom de *mens*, ait été accusé d'athéisme à Athènes ; et ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après avoir été accusé d'athéisme pendant sa vie, on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

(18) Page 50.

Il est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrèce, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier, son disciple, rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci. « C'est encore pour cette même raison, » dit-il, que les cordes des machines artificielles

qu'on fait mouvoir avec beaucoup de violence, sont sujettes à s'enflammer; qu'un certain bois des Indes met le feu à la poudre, quand il est long-temps et fortement tourné avec elle dans un même trou. » Malgré l'induction que M. Bernier paraît vouloir tirer de ces faits, il n'y a personne qui ne convienne que le vent, qui est très-propre à propager un incendie, ne peut pas le faire naître, et enflammer des arbres : il est très-probable que dans certaines saisons de l'année, et surtout en Italie, les grands vents étant assez communément accompagnés de tonnerres, on aura attribué à la première de ces causes ce qui était l'effet de la seconde. Il était plus merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même, que du feu élémentaire de la foudre. Voilà comme on étudiait alors la Nature. Les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes; bientôt on les fit parler, on en fit des oracles et des dieux.

(19) Page 54.

Voilà encore une de ces questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne se livrait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrèce distingue soigneusement, l'infinité de l'*espace*, et l'infinité de la *matière*. La première

question ne souffrait guère de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini, et c'était le sentiment non-seulement des païens, mais même des docteurs chrétiens. « Qu'ils conçoivent, dit saint Augustin, au-delà du monde des espaces infinis, dans lesquels si quelqu'un dit que le Tout-Puissant n'a pas pu créer, ne s'ensuivra-t-il pas, etc... » Et ailleurs: «Oseront-ils affirmer que la substance divine qu'ils confessent être tout entière par sa présence incorporelle, est absente de ces grands espaces qui sont au-delà du monde, qui n'est qu'un point en comparaison de cette infinité? » Il s'est néanmoins trouvé des théologiens plus pointilleux, qui, donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur et profondeur, ont craint d'en faire un dieu, s'ils reconnaissaient son infinité; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au-delà du monde, sans être obligé de créer en même temps un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matière, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matière comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie, ce qui est certainement une inconséquence. Tandis que parmi les docteurs chrétiens qui rejetaient l'éternité de la matière, et qui l'assujettissaient à

la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matière, infinie non-seulement en grandeur, mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence*, qui, n'étant autre chose que l'essence divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. (Gassendi, tom. I, pag. 199.)

LIVRE DEUXIÈME.

(1) Page 67.

Ceci ne pourrait-il pas signifier aussi, que les atomes continueraient de descendre dans le vide pendant l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui, en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire? C'était là en effet la doctrine d'Épicure; voilà pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'espace. Il sentait de quelle conséquence il était pour son système que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout-à-fait ni même ralentir tant soit peu leur mouvement. Aussi prétendait-il non-seulement que les atomes abandonnés à eux-mêmes continueraient de tomber dans le vide pendant l'éternité, mais

encore, que, poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fît changer de route.

(2) Page 68.

Lucrèce combat ici Aristote qui supposait la matière *inerte*, comme il la croyait sans forme, et qui attribuait à cette même inertie la cause de toutes les transformations de la Nature. Épicure, au contraire, veut que la matière soit toujours en mouvement.

Il en distingue de deux espèces : le mouvement de pesanteur ou la *gravitation*, qui s'exerce de haut en bas, et qui est une qualité inhérente à la nature même de l'atome ; et le mouvement de réflexion, qui n'est qu'accidentel, qui s'exerce en tous sens, et qui tient, selon Épicure, à la solidité et à la dureté des atomes.

Ainsi la raison même qui devrait empêcher les atomes de se réfléchir, est précisément celle sur laquelle on appuie leur élasticité. Chacun de ces deux mouvements se subdivisait en deux autres, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

(3) Page 69.

C'est là la subdivision du mouvement reflexe; elle n'est relative qu'à la distance plus ou moins considérable à laquelle les atomes sont renvoyés par le choc.

(4) Page 73.

Lucrèce développe cette idée au commencement du cinquième livre (tome II, page 79).

(5) Page 75.

Ce n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrèce fait tomber les étoiles. Il ne parle pas ici comme poète, mais comme physicien. Épicure était réellement dans cette opinion. Persuadé que le soleil, la lune et les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit sont de vraies étoiles. Cette physique si misérable pour un génie comme Épicure, et dont Gassendi le justifie assez mal, est combattue par Pline le naturaliste et par Sénèque.

(6) Page 75.

Voici un des côtés les plus faibles du système d'Épicure : aussi est-ce par-là que tous ses adver-

saires l'ont attaqué. Ils avaient à la vérité beau jeu; ils combattaient une supposition gratuite que Lucrèce n'appuie sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Épicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles et ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun, qu'ils supposaient dans les corps tout aussi gratuitement? Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matière préexistante, ne devaient-ils pas dès-lors même avouer son infinité, puisque ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvait être bornée par rien. L'Univers devait donc être infini, selon leur doctrine. Admettre le principe et rejeter la conséquence eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Épicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Épicure l'était à rendre raison de la déclinaison de ses atomes?

(7) Page 78.

On est surpris qu'Épicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes. On demande

si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle. Nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat? Accidentelle, par quoi est-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être surpris, qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un système qui suppose un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. C'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Épicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son système. Je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrèce de la liberté. Le but d'Épicure était de rendre l'homme indépendant du destin. Le destin, cet être abstrait, moitié philosophique et moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il en faut croire Sénèque, tantôt pour un dieu, tantôt pour la Nature elle-même, était dans toutes les anciennes religions une divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, et qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité, que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de

nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'ils ne pouvaient avec leurs sacrifices changer les arrêts irrévocables de la destinée. On était donc esclave dans toutes ces religions. Voilà pourquoi Épicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'athéisme, et voulut remporter la victoire sur le destin, en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'était emparé.

(8) Page 82.

Lucrèce dit ici que les atomes sont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (page 90) il dit précisément le contraire, et assure que des corpuscules aussi petits que les atomes, ne peuvent pas être susceptibles d'un grand nombre de figures.

Voilà deux passages contradictoires entre lesquels il faut opter. Gassendi, qui sûrement entendait bien la philosophie d'Épicure, soutient que le nombre des figures est incroyable dans les atomes; mais le passage du premier livre (tome Ier, page 47) dont il s'appuie principalement, ne signifie pas, comme nous l'avons déjà vu (note 16 du livre Ier), que les figures des atomes sont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'alphabet, mais que les atomes, outre la figure,

sont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonstances, qui doivent jeter une grande variété dans les résultats. Quant aux figures des atomes, Lucrèce, bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre espèces. (Livre II, page 90.)

D'ailleurs la raison qu'apporte Lucrèce de la différente configuration des atomes ne prouve rien du tout, si l'on veut y faire attention; puisque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les suppose, sont déjà dans un état de composition. C'est la doctrine d'Épicure. Les éléments de la lumière même, ce corps si subtil, ne sont, suivant Lucrèce, que de petites masses, de petits faisceaux d'atomes. (Livre II, page 72.)

Je ne parle pas d'une autre raison qu'Épicure ne soupçonnait pas, et qui par conséquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ses sentiments; c'est qu'avec une matière homogène, telle que l'admettait Épicure, il est nécessaire non-seulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes leurs autres circonstances soient communes, qu'ils se pénètrent, qu'ils s'identifient, etc.

On peut opposer la même difficulté au système de Spinosa, qui n'admettait qu'une seule substan-

ce dans l'Univers; sentiment contraire à l'expérience et à la raison.

Voilà en peu de mots les raisons pour lesquelles je me suis cru en droit de choisir celle des deux opinions énoncées par Lucrèce, qui m'a paru la plus conforme au système d'Épicure. J'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre.

(9) Page 87.

La fécule, *fæx, lie,* est une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois et séchée, telle que la fécule de la racine de bryone, l'amidon qui est la fécule du froment. Comment une pareille substance, privée d'une grande partie de ses principes actifs et savoureux, peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le poète? Faut-il supposer le texte corrompu, et lire *ferula* au lieu de *fæcula?* On ne sera pas plus avancé. La plante nommée *férule* est fade, dégoûtante, et par conséquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrèce.

L'aunée, *inula* ou *enula campana,* est à la vérité une belle plante dont la tige s'élève fort haut, et dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche; mais elle est en même temps d'une odeur désagréable, d'une saveur âcre et amère, comme le dit Horace.

C'est un fort bon stomachique, mais un fort mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrèce, ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la botanique non plus qu'à la chimie des anciens.

(10) Page 90.

Ce passage paraîtrait faire entendre que Lucrèce suppose tous les atomes de la même grandeur, comme il les suppose de la même matière. Mais il vaut mieux croire le texte altéré et corrompu, que d'en tirer une induction aussi contraire au système d'Épicure. Il suffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrèce de la manière dont les objets agissent sur nos organes, pour être convaincu qu'il est nécessaire, dans ses principes, qu'il y ait des atomes plus grands et d'autres plus petits. Ce n'est que par leurs différentes grosseurs qu'il explique pourquoi la lumière pénètre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un passage à travers ses pores. On verra dans la suite que les éléments de l'âme sont, suivant lui, les plus petits atomes de la Nature, et que ceux dont résultent les simulacres de la vision sont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Épicure, à la différence de leur grandeur.

Au reste, si on objecte à Épicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles et perdent dès-lors leur qualité d'atomes, il répond que bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, et d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les atomistes ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vide. Si on lui objecte, en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parce que leurs pointes, leurs angles, leurs ramuscules peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse, il répond que ces particules saillantes étant dépourvues du vide, aussi-bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vide que la dissolution des corps peut se faire.

(11) Page 96.

La terre, dit Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une déesse, et à lui adresser leurs hommages?

N'était-ce pas là la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la bonne déesse? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte qui multiplia si fort les dieux du paganisme. L'homme né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables, qui coopèrent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont de tous les hommes ceux qui connaissent le mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eut commencé l'étude de la Nature par l'examen des objets les plus voisins et les plus familiers; quand elle eut remarqué dans toutes les productions terrestres un enchaînement de causes et d'effets concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractere d'un plan sage

et réglé ; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut aperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles ; l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle. On l'adora comme une divinité bienfaisante, qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de *forme*, de *Nature plastique*, d'*âme divine* Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré. De là les nymphes, les faunes, les sylvains, etc.... De là enfin les métamorphoses, et la métempsycose, qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

(12) Page 97.

Les galles étaient des prêtres de Cybèle dont la Phrygie inondait tout l'empire romain. Les anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques et des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mère des dieux ; ils allaient quêter pour

la déesse; ils jouaient des gobelets, et faisaient le métier de devins ou de diseurs de bonne aventure. Leur castration, ou, si l'on veut, leur circoncision en l'honneur d'Atys, et leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reste de quelque ancien ordre de pénitents, s'il en faut croire l'auteur de *l'Antiquité dévoilée*.

(13) Page 97.

Le *tympanum* était un cuir mince étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même manière que font encore à présent nos bohémiens. Vossius tire ce mot de l'hébreu *toph*. Il est du moins certain que l'invention des tympanum vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal.

Ils étaient fort en usage dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, comme l'on voit dans Catulle.

Hérodien, parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait souvent des fantaisies de faire jouer des flûtes, et de faire frapper des tympanum, comme s'il avait célébré les bacchanales.

(14) Page 97.

L'instrument que les Latins appelaient *cymbalum* était d'airain comme nos cymbales, mais plus petit, et d'un usage différent; Cassiodore et Isido-

re les appellent *acétabule*, c'est-à-dire l'emboîture d'un os, la cavité ou la sinuosité d'un os dans laquelle un autre os s'emboîte, parce qu'elle ressemblait à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Properce les appelle des instruments d'airain qui sont ronds, et que Xénophon les compare à la corne d'un cheval, qui est creuse. Les cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure, ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse, et d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, et elles formaient un son très-aigu. Selon les païens, c'était une invention de Cybèle. De là vient qu'on en jouait dans ses fêtes et dans ses sacrifices. Hors de là il n'y avait que des gens mous et efféminés qui jouassent de cet instrument. On en a attribué l'invention aux curètes et aux habitants du mont Ida dans l'île de Crète. Il est certain que ceux-ci, de même que les corybantes, milice qui formait la garde des rois de Crète, les Telchiniens, peuple de Rhodes, et les Samothraces ont été célèbres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, et leur habileté à en jouer. (*Encyclopédie*, au mot *cymbale*.)

(15) Page 97.

Le cornet était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre. Les cornets faisaient

marcher les enseignes sans les soldats; et les trompettes, les soldats sans les enseignes. Les cornets et les clairons sonnaient la charge et la retraite; les trompettes et cornets animaient les troupes pendant le combat. Ceux qui sont curieux de connaître la facture de cet instrument, peuvent consulter l'*Encyclopédie*, à l'article *cornet*, dont cette note est tirée.

(16) Page 97.

Le mode phrygien est un des quatre principaux et plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractère en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Aussi était-ce, selon Athénée, sur le ton ou mode phrygien que l'on sonnait les trompettes et les autres instruments militaires. Ce mode, inventé, dit-on, par Marsyas phrygien, occupe le milieu entre le lydien et le dorien, et sa finale était à un ton de distance de l'un et de l'autre.

(17) Page 98.

Voici les deux tableaux que Lucrèce réunit. D'un côté, la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes, par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre partout les tapis les plus riches et les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever

jusqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art le plus recherché. Mais, d'un autre côté, les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin. Nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la sécrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, et sa partie ésotérique qu'elle tient en réserve et cache à l'œil même le plus attentif.

Voilà probablement la raison pour laquelle, dans le culte de Cybèle, il y avait à la fois et des fêtes d'appareil, telles que la procession solennelle que décrit ici Lucrèce, et des mystères cachés dont les profanes étaient exclus, et dont le secret était la première loi.

(18) Page 98.

Les curètes étaient regardés comme les plus anciens ministres de la religion. On les représente comme des hommes livrés à la contemplation. Ils

étaient, dit-on, en Crète, ce que les mages étaient en Perse, les druides dans les Gaules, les Saliens et les Sabins chez les Romains. On leur attribue l'invention de quelques arts, et de quelques danses sacrées qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux, des tambours, des flûtes, des sonnettes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers, ce qui les remplissait d'une fureur divine qui en imposait au peuple épouvanté. C'est là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de corybantes. Il y en avait en Crète, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, et par toute la Grèce. Lucien dit qu'ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices; d'autres hurlaient, et frappaient sur des tambours et des timbales. Enfin ils se mutilaient en l'honneur de Cybèle désespérée de la mort de son Atys. Ils observaient outre cela des jeûnes rigoureux dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain.

(19) Page 108.

Ce passage est remarquable en ce qu'il fait voir qu'Épicure ne regardait la vision que comme un tact d'une certaine espèce. On verra dans le quatrième livre, que les autres sensations sont aussi rapportées au tact, dans son système. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus

général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont, ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe et d'odorat. Mais il n'y en a pas un seul auquel la Nature ait refusé le tact.

(20) Page 111.

Entre les systèmes sans nombre imaginés par les anciens pour la solution du fameux problème de la sensibilité, il y en a surtout deux qui méritent d'être remarqués, celui d'Aristote, et celui de l'*harmonie* que réfute Platon dans son Timée, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans le troisième livre.

Aristote, imbu du principe de la grande âme du monde, persuadé que les astres, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la Nature sont animés, et que leur âme ou leur *forme* (car l'une et l'autre sont sûrement la même chose dans les principes de ce philosophe) est une substance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* distincte d'eux-mêmes, reconnut ces deux choses, la *matière* et la *forme*, non-seulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de divinités, non-seulement dans les hommes et les autres animaux, mais encore dans

les végétaux, les minéraux, dans les corps les plus bruts et les plus étrangers à la sensibilité. Cette forme substantielle dont on a fait un si grand crime à Aristote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la disposition extérieure des parties; mais une âme comme l'âme que Thalès donnait à l'ambre et à l'aimant, une portion de cette grande âme du monde, dont la sensibilité, essentiellement parfaite puisque c'était la sensibilité élémentaire même, était plus ou moins restreinte suivant l'organisation des corps où elle se trouvait captive. Je le répète, le système d'Aristote n'était pas aussi absurde qu'on l'a fait. Il partait à la vérité d'un principe faux, mais il marchait de conséquences en conséquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

Dans le système de l'*harmonie*, au contraire, on regardait la sensibilité non pas comme la propriété d'un être distinct de la matière, mais comme une modification de la matière même, qui ne se manifeste pas à la vérité dans tous les corps, mais qui est contenue *virtuellement*, qui, semblable à la pesanteur, est quelquefois arrêtée par des obstacles, mais qui lutte toujours et n'est jamais anéantie. D'après ce principe, on croyait que les éléments de la matière étaient susceptibles de sensibilité, mais

que cette sensibilité n'étant pas développée ni mise en jeu par une agrégation, était comme nulle; que dans les autres corps bruts, il y avait bien une agrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la sensibilité pût en éclore; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes et les dieux, que l'organisation fût tellement tempérée, qu'il en résultât une sensibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'étaient là les deux seuls systèmes qui prescrivissent à la Nature une marche régulière et uniforme: l'un en faisant décroître petit à petit la sensibilité depuis le premier être jusque dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci; l'autre en la faisant naître par degrés depuis l'atome brut jusqu'à ce qu'elle parvînt à son comble dans les êtres les plus parfaitement organisés. Ces deux systèmes avaient plus de rapport entre eux qu'on ne croit. Ils admettaient tous les deux un principe de sensibilité dans tous les êtres. Ils ne différaient qu'en ce que, dans l'un, cette sensibilité était le résultat d'un être distinct de la matière, dans l'autre elle n'était que la matière même modifiée. Voilà ce que pouvaient imaginer de plus raisonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne savaient pas que Dieu ayant créé l'homme à son image, et les autres êtres pour son usage, il a tiré en quelque

façon une ligne de démarcation entre lui et eux, en animant l'homme d'un souffle de son esprit divin, et en ne laissant aux autres créatures qu'une matière brute et inanimée.

(21) Page 119.

Les habitants de l'Indostan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expose à terre sur le bord d'une rivière, et le bramine qui préside à la cérémonie prononce cette prière : « O terre, nous te recommandons cet homme qui fut notre frère pendant sa vie ; tu faisais partie de son être ; il fut formé de ta substance, et nourri de tes sucs ; le voilà mort, nous te le rendons. » Ensuite on environne le corps de matières combustibles qu'on allume à l'aide de l'huile, et sur lesquelles on répand des parfums. Alors le bramine dit : « O feu, tant que cet homme a vécu, il a été soumis à ton action ; c'est ta chaleur bienfaisante qui l'a animé, reprends et purifie sa dépouille. » Quand le cadavre est consumé, on en disperse les cendres dans les airs, et le bramine continue ainsi sa prière : « O air, c'est par toi que cet homme a vécu et respiré ; maintenant qu'il a rendu le dernier soupir, nous t'en restituons les restes. » Enfin, lorsque les cendres sont tombées dans l'eau, le prêtre finit en ces termes : « Eau salutaire, ton humidité soutenait les

membres de notre frère pendant sa vie; reçois la partie de leurs cendres qui t'appartient. »

(22) Page 124.

Voici un passage que Gassendi et les autres commentateurs de Lucrèce n'ont pas assez remarqué, et qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, et qu'il sert à expliquer plusieurs points de la philosophie corpusculaire. Épicure croyait que non-seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espèce d'atmosphère, d'atomes extérieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs placés dans les intermondes, c'est-à-dire dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différents usages. Le premier était d'alimenter les mondes mêmes, en s'incorporant à leur substance pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe.

Le second usage était d'empêcher par leurs chocs continuels la dissolution des atomes constitutifs de chaque monde, qui, sans cette pression extérieure, se seraient déliés, séparés et dispersés dans le vide.

Lucrèce ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde, mais il prétend qu'il faut

que la matière soit infinie pour qu'il puisse y suffire. Le troisième usage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixième livre, tome II, pages 178 et 179, où Lucrèce dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre monde des nuages qui nous viennent d'un monde étranger.

Remarquons en passant que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle (livre V, tome II, page 161), pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'empire romain.

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

(23) Page 126.

Presque toutes les sectes des philosophes se réunissaient à croire non-seulement que le monde devait périr un jour, mais encore qu'il approchait de son terme. Le sage Platon prédisait le dépérissement du monde. Le grave Sénèque faisait ses

délices de cette contemplation funèbre. Les premiers empereurs de Rome voyant leur capitale et leur empire troublés par ces idées lugubres, chassèrent de Rome et de l'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens et les Chaldéens. La religion chrétienne saisit avec avidité ce dogme terrible. Saint Cyprien dit presque mot pour mot ce que Lucrèce dit ici. De là ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les siècles à chaque renouvellement de période. On croyait devoir d'avance se détacher des biens d'ici-bas ; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel, et l'on s'imaginait imiter en cela les premiers fidèles, qui avaient porté les leurs aux pieds des apôtres. Cependant l'époque fixée pour la destruction générale arrivait. Le monde subsistait toujours, mais on ne se désabusait pas. On recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, et les générations ne cessaient pas de se transmettre des terreurs périodiques. Ce levain apocalyptique subsiste encore de nos jours. Il y a encore dans ce 18e siècle des fanatiques qui déterminent la venue du grand prophète Élie, et celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1994. Cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits, si une

police éclairée que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés.

(24) Page 127.

Les premiers théologiens grecs pensaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit, dans son Théotus, que cette doctrine était fort ancienne, *que tout tire son origine du flux et du mouvement*. En effet, c'était celle de Thalès, le premier des sept sages de la Grèce. Voilà pourquoi Homère fait naître tous les dieux de l'Océan, c'est-à-dire de la matière liquide.

Voilà l'opinion sur laquelle était fondée la fable de Vénus sortant de l'écume des eaux. Voilà l'étymologie du nom de *Rhea* ou *Rhée*, cette déesse de l'âge d'or, c'est-à-dire de la première génération des hommes. C'est encore par-là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Les Égyptiens avaient un dieu *Eau*, qu'ils représentaient par un vase qu'on remplissait d'eau à certaines solennités, que l'on ornait avec soin, et que l'on plaçait sur une espèce d'estrade ou d'autel, pour l'exposer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie se rendaient une fois l'an sur les bords du lac Cutilie; ils y faisaient des sacrifices, et y célébraient des mystères ou cérémonies secrètes. A

Rome, les pontifes marchaient accompagnés des vestales vers les rives du Tibre, et faisaient des sacrifices à Saturne, le plus ancien des dieux. Enfin, voilà la raison pour laquelle l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples. On s'en servait pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* et des *expiations*; usages qui se conservent encore chez une infinité de nations. Ainsi, dans l'étude de l'antiquité on trouve les opinions philosophiques mêlées avec les usages, les usages avec les opinions philosophiques, et la théologie avec tous les deux.

LIVRE TROISIÈME.

(1) Page 131.

Je fais rapporter aux dieux ce que les commentateurs entendent des sectateurs de la philosophie d'Épicure. L'une et l'autre interprétation s'accordent également avec le texte : mais la mienne me paraît claire et raisonnable, au lieu que l'autre est absolument inintelligible. Il est faux en effet que la terre ne nous empêche point de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vide, même

en prenant la chose métaphoriquement : au lieu que les dieux placés dans leurs intermondes, dans ces régions élevées d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vide immense dans lequel se forment et agissent les êtres. Voilà ce qu'a voulu dire Lucrèce.

(2) Page 132.

Lucrèce désigne ici le système d'Empédocle, qui regardait nos âmes comme le plus pur sang de nos corps. C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Aristote. Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres sacrés donnent la nature du sang aux âmes des bêtes. *Gardez-vous*, disait Moïse aux Juifs, *de manger du sang. Car le sang des bêtes leur tient lieu d'âme. C'est pourquoi vous ne mangerez pas leur âme avec leur chair.*

(3) Page 134.

Ce magnifique morceau de morale que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, et subjugue les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes

l'aversion de la vie et le projet de se tuer : pensée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas. Pour entendre ces idées, il faudrait se tranporter dans les siècles de l'ancienne mythologie, et se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poètes. Alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens et de philosophie. En effet, l'ignominie, le mépris et la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortége de la mort. C'était un des axiomes fondamentaux de la théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile, dans son sixième chant, place en sentinelle à la porte des enfers, non-seulement le deuil, les soucis, les maladies, la vieillesse et la crainte, mais encore la faim et la pauvreté.

C'étaient ces fausses idées puisées dans la fable, qui donnaient naissance à tous les crimes que Lucrèce décrit si éloquemment.

C'était pour détruire des préjugés si funestes au bonheur des sociétés, que tous les moralistes de concert publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités, qu'elle frappe également et les chaumières des pauvres et les palais des rois.

(4) Page 135.

Ce système, mal présenté et mal attaqué par

Platon dans son Phédon, était un des plus ingénieux que pussent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumières. Ce n'était pas l'âme, comme on l'a cru, mais la pensée qu'on appelait *harmonie* dans ce système. Voilà déjà une contradiction de moins. Le nom d'*harmonie* vient de ce que le corps était regardé comme un grand instrument dont le jeu donnait la pensée. On croyait, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, que tous les agrégats de la Nature étaient plus ou moins capables de sentir, selon le plus ou moins de perfection de leur organisation; les arbres plus que les pierres, les bêtes plus que les arbres, et les hommes plus que les bêtes; de même que tous les corps étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux selon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'on entendait par le mot *harmonie*, un groupe de sons quelconques, et non pas seulement l'accord parfait, comme l'ont entendu Platon et Lucrèce. Cette distinction résout bien des difficultés, rend le système beaucoup plus fécond, et susceptible d'un parallèle au moins assez spécieux. C'est pour avoir négligé cette même distinction, que Platon combat faiblement un système dont il n'avait pas compris toute l'étendue. Il fallait que Lucrèce ne l'enten-

dit pas bien non plus, pour attaquer une hypothèse dans laquelle on fait la pensée le résultat du jeu de la matière. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, et qui n'étant pas immatérielle, ne pouvait rien expliquer, que le corps n'expliquât tout seul? N'était-ce pas multiplier les êtres sans nécessité? Le système de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement et par la voie la plus courte? N'était-il pas la conséquence la plus naturelle de l'épicuréisme? Car enfin, puisque Épicure pour produire les couleurs, les sons, les odeurs, etc... n'admettait pas une espèce de corps particuliers, une substance particulière consacrée à cet usage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes arrangés diversement produisaient les couleurs, les sons, les saveurs, etc..... il ne devait pas non plus, pour expliquer la pensée, admettre une substance particulière, sensible et pensante, mais faire résulter des atomes même du corps, la pensée qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel. Cela, quoique faux, eût été plus conséquent.

(5) Page 139.

Plus on y réfléchit, plus on a de peine à se persuader que les anciens n'aient pas eu quelque idée

de la *spiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'âme. Non que la raison leur ait fourni des notions aussi nettes et aussi précises que celles dont nous sommes redevables à la révélation. Mais ils avaient tant subtilisé ; ils avaient tellement atténué, pour ainsi dire, la nature de l'âme, qu'il ne serait pas surprenant qu'ils en fussent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient déjà sur la voie. Ils avaient reconnu une matière première, dénuée de figure et d'étendue : ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les sens, et qui n'ont point leur archétype dans la nature corporelle. Ils avaient imaginé un *véhicule* de l'âme, une substance mitoyenne, nécessaire pour faciliter l'action et la réaction entre l'esprit et le corps. Enfin, pourquoi Lucrèce se croyait-il obligé de prouver que l'âme est matérielle, si l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philosophes ? Les idées généralement reçues sont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conséquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les savants sur ce point de la philosophie ancienne. Je n'ignore pas qu'on se prévaut d'une foule de passages de Timée de Locres, de Platon, d'Aristote, etc.... qui donnent à l'âme du corps et de l'étendue. Mais je sais en même temps que la spiri-

tualité est une idée si fugitive et si délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mélanger. On fait trop d'honneur aux anciens et à l'esprit humain en général. On n'ose supposer qu'ils se soient contredits. Cependant leurs ouvrages sont pleins de contradictions. Ce devait être naturellement là le sort des premiers métaphysiciens. Il y a plus : il faut, ou les supposer tous athées, ou reconnaître qu'ils se sont contredits, qu'ils n'ont pas senti toutes les conséquences de leurs principes. Qu'il me soit permis de le dire : on a donné trop d'importance à cette question de fait sur l'histoire de la spiritualité. Les chrétiens se sont imaginé que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été transmis par les anciens : comme si la révélation et l'autorité infaillible de l'Eglise n'étaient pas une base assez solide. Les incrédules, au contraire, se sont figuré que leur cause serait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité est une idée nouvelle, uniquement due au christianisme. Ils devaient les uns et les autres sentir que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme que pour un grand nombre d'autres, dont la raison avait fait entrevoir quelques lueurs aux païens, avant que le saint

Esprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le sacrifice de notre raison.

(6) Page 142.

Il n'y a personne qui ne sente combien toute cette théorie de l'âme humaine est fausse et inintelligible. Qu'est-ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation? Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un sujet chaud? Cependant Lucrèce paraît en faire des êtres à part; il semble vouloir réaliser les formes d'Aristote. Telle était la métaphysique de ces temps-là. Avant d'en venir à l'idée d'une substance non étendue, les philosophes avaient passé par tous les degrés de la matière la plus subtile. Les uns avaient recours à l'air : c'était l'opinion de Pythagore, qui appelait l'âme *un détachement de l'air*. C'était aussi la doctrine d'Hippocrate. Saint Augustin, qui avait des idées infiniment plus relevées sur la nature de l'âme humaine, reconnaît pourtant que l'air modifié d'une certaine manière peut produire dans les bêtes le sentiment et la mémoire. D'autres philosophes regardaient l'âme comme un feu rapide. C'était le sentiment d'Héraclite, d'Epicharme et de Zénon. D'autres philosophes trouvant ces matières encore trop grossières, ont donné carrière à leur imagination, et sont devenus encore

plus inintelligibles. C'est un Critolaüs péripatéticien, qui, au rapport de Macrobe, formait l'âme d'une *quintessence;* un Thalès, qui la définit *substantiam semper motam et per se motam;* un Pythagore, qui la nomme *numerum se ipsum moventem;* un Platon, qui l'appelle *substantiam intelligentem ex se mobilem; juxta numerum harmonicum motam*; et enfin un Aristote qui, par son mot *d'entéléchie*, est encore plus inintelligible et plus barbare.

(7) Page 144.

Épicure sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'âme, de ce *moi* mystérieux qui compare, qui juge, qui raisonne, etc..... Voilà pourquoi Lucrèce ne veut pas que les principes de l'âme se séparent, ni qu'ils agissent chacun de son côté. Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ses quatre éléments. Mais comme d'un autre côté il dira plus bas, que la différence des caractères et des tempéraments vient de ce qu'il y a quelqu'un des éléments qui domine plus que l'autre, il se voit obligé de troubler un peu ce concert et cette proportion. Cependant il ajoute que, malgré cette inégalité, l'harmonie se conserve toujours, et que l'unité ne s'altère pas pour cela. Lucrèce est très-obscur dans tout ce

morceau. Il s'en prend à sa langue : mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

(8) Page 149.

Lucrèce attaque ici Epicharme et Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'âme elle-même qui voyait par les yeux.

(9) Page 151.

Lucrèce parle ici du fard dont les femmes, et même les jeunes libertins se peignaient pour se blanchir la peau. On ne saurait douter que les Romains ne connussent l'usage du fard. On peut lire dans Pétrone la description énergique d'un jeune libertin dont *le blanc*, délayé par la sueur, coulait le long de ses joues. Horace dit à peu près la même chose d'une vieille femme qui lui en voulait.

(10) Page 153.

Il n'est pas permis de douter qu'un grand nombre de philosophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'âme. Ce désir de vivre après la mort et de prolonger son existence au-delà des bornes naturelles ; cette noble ambition qui caractérise les âmes fières, et qui est le plus puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs gé-

néreux et dignes d'une autre vie, assez profondément, pour se réaliser en eux, et leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait, était trop relevée, pour la prostituer au peuple incapable de porter ses vues dans un avenir aussi sublime, uniquement propre à défigurer ce tableau par ses terreurs, ses fables et ses préjugés. Aussi cette doctrine fut-elle tenue long-temps secrète. Platon fut le premier qui osa dans ses ouvrages divulguer ce secret. La manière dont ce dogme fut reçu, prouve combien il était doux et séduisant dans son origine. Il fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plus tôt que son âme est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future. Le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matière à Cyrène, ses disciples se tuèrent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin en moins d'un siècle cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enseigner de peur de voir ses états dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors? la politique crut devoir autoriser les fables

redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbère, etc., qui devenaient le contre-poison naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie.

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste, il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux et consolant, l'autre terrible et redoutable, le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, et aient été défendus l'un et l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public.

(11) Page 167.

Ce n'est pas sans raison que Lucrèce réunit ici les deux dogmes de l'immortalité et de la préexistence des âmes, pour tâcher de les renverser du même coup. C'est que de tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'âme, sans établir préalablement sa préexistence : l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'âme devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé; et l'on était persua-

dé, au contraire, qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre âme, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme : voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé, par l'offre d'un évêché, à désapprouver cette doctrine. « Je ne croirai jamais, dit-il, que mon âme soit née après mon corps. » M. Le Clerc ajoute qu'on était alors si indulgent sur ces matières, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le système de la métempsycose ne soit pas spécialement condamné par la religion chrétienne, le concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque âme, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé. Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de Dieu qu'est fondée l'immortalité de l'âme, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité*.

(12) Page 170.

Les physiciens de nos jours ont nié, comme un

préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivants : ils ont regardé comme un axiome incontestable, que tous les animaux qu'on voit naître préexistent dans un germe, et que toutes ces générations fortuites qu'on objecte sont occasionées par des œufs que fait éclore la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de physique, ainsi que bien d'autres qu'on regarde comme aussi sûrs, est démenti par l'expérience. Tout le monde connaît celle de M. Néedham, qui découvrit, à l'aide du microscope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée avec de nouvelles précautions, en Allemagne, par M. Dellius, qui non-seulement aperçut les anguilles de M. Néedham, mais encore distingua jusqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, jusqu'aux organes même de la génération. Pour s'assurer de plus en plus d'une vérité aussi importante, il fit un autre essai : ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vase fermé hermétiquement. Au bout d'un mois, il découvrit dans ce bouillon des animalcules assez semblables à ceux que M. Leder Muller avait aperçus dans la semence de carpe. On ne dira sûrement pas qu'il soit venu des insectes déposer leurs œufs dans le bouillon, puisque le vase était fermé hermétiquement, ni qu'ils exis-

tassent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur assez considérable pour faire mourir tout animal vivant. Le même observateur répéta son expérience sous toutes les faces possibles, et se convainquit de plus en plus que c'était uniquement par la putréfaction et le développement des sucs, et non par des œufs préexistants, que ces animalcules avaient été engendrés. Il remplit trois vases du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté et fétide; dans le second, au bout de trois semaines, l'odeur était moins forte; dans le troisième, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivants. Il n'y a rien à ajouter à une expérience aussi positive, sinon de remarquer combien c'était une opinion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption. Car les mots *fœtens* et *fœtus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

(13) Page 178.

Lucrèce paraît faire ici allusion à la *grande année*, l'*année périodique*, doctrine redoutable et extravagante qui doit son origine à l'astrologie, et

qui est presque aussi ancienne qu'elle. Toutes les sectes de philosophes étaient imbues de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Asie, elle avait pénétré dans l'Égypte, elle avait été reçue avec transport par les druides et les prêtres du Nord, à qui elle fournissait un nouveau frein pour asservir les esprits; les Grecs l'avaient communiquée aux Romains; et plût à Dieu que les découvertes utiles nous eussent été transmises aussi fidèlement que ce dogme absurde le fut par une tradition constante, perpétuée de siècles en siècles! On entendait par cette année la révolution entière du ciel, c'est-à-dire le retour de tous les astres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord sur la durée de ce période. Les uns le restreignaient à cinq mille ans; d'autres lui en donnaient dix mille, cent mille, quelques millions. Mais on se réunissait à croire qu'à la fin de cette grande année, le monde devait se renouveler, et recommencer à exister non-seulement avec les mêmes lois, mais encore avec la même forme et les mêmes circonstances qu'auparavant. Les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau, pour reprendre une vie semblable à celle qu'ils avaient déjà menée, pour rejouer le même rôle sur la terre, et être soumis au même enchaînement de circonstances.

L'hiver de cette grande année était un déluge, et son été devait être un embrasement. On voit, comme le remarque l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, que cette division était empruntée de l'année solaire, dans laquelle le capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse, et l'écrevisse le premier signe de l'été, saison de chaleur et de sécheresse.

On divisait encore cette grande année en quatre âges, comme on divise l'année commune en quatre saisons. On comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain, et un âge de fer. On comparait ce phénomène à ceux de la vie humaine. La Nature renouvelée était d'abord dans un état de faiblesse et d'enfance, d'où elle parvenait par degrés à un état de perfection et de beauté, suivi d'un état de vigueur et de force, auquel succédaient la vieillesse et enfin la destruction. Il en était du moral comme du physique. Le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, se perfectionnait dans les sciences et dans les arts, se corrompait ensuite, dégénérait, devenait sans force, sans génie, sans vertu ; état funeste, qui finissait par la dissolution. Voilà pourquoi on s'autorisait de la corruption du siècle pour annoncer la fin du monde.

FIN.